Danville, Caslon,
La Psychologie De L'amour
1919.

LA PSYCHOLOGIE

DE

L'AMOUR

PAR

GASTON DANVILLE

SEPTIÈME ÉDITION, REVUE

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1919

AVANT-PROPOS

Ce livre n'est pas que le complément, mais il est surtout le *développement* d'une conception générale sur l'Amour, à un point de vue plus particulier de laquelle j'ai consacré déjà un article de la *Revue Philosophique*, intitulé « l'Amour est-il un état pathologique ? », et dont j'ai également tenté une adaptation littéraire sous la forme d'un roman : « Les Infinis de la Chair ».

En conclusion de ces travaux, j'en étais arrivé à considérer, d'une part l'*Amour*

comme un processus physiologique normal, d'autre part l'*Impuissance d'aimer* comme un état pathologique anormal.

Dans ce volume, j'ai été conduit à exposer et à essayer de légitimer une définition scientifique de l'Amour que je crois complète, et dont la formule réunirait ces avantages : synthétiser d'une part toutes les données de l'observation, leur imposer d'autre part une interprétation nouvelle, convenable, en accord avec les lois biologiques, en même temps que fondée sur la théorie du Transformisme.

On sait comme les applications de cette Doctrine ont prêté fructueusement à la généralisation, même psychologique, et comme cette dernière méthode a été innovée avec autant de bonheur, que défendué avec succès, par l'enseignement de M. le professeur Ribot.

Aussi bien, suis-je heureux, avant que d'entrer en matière, d'exprimer ici à ce

Maître ma gratitude pour la bienveillance qu'il m'a témoignée.

Ce m'est encore un agréable devoir préliminaire, que d'adresser l'hommage de ma reconnaissance à mon frère, le docteur Paul Blocq, à l'aide et aux conseils scientifiques duquel je dois beaucoup pour l'accomplissement de cette tâche.

Avril 1894.

Depuis la publication de cet ouvrage, diverses monographies ont paru sur le même sujet[1]. Aucune ne nous a semblé contenir de thèse originale à proprement parler, et bien que certaines formulent quelques réserves à l'endroit de celle que nous défendons, nous n'y avons pas trouvé de motifs suffisants pour rectifier cette dernière.

Au cours de la même période, la psycho-

(1) Parmi les plus importantes, nous citerons : *L'Amore*, par F. de Roberto, Milan, 1895 ; *Psicologia del Amor*, par V. González Serrano. Madrid, 1897 ; *L'Évolution de l'Amour*, par Michel-Ange, Vaccaro, Paris, 1897.

logie générale des sentiments s'est enrichie d'acquisitions importantes. Dans les travaux qui les mentionnent, nous avons rencontré des matériaux susceptibles d'élargir, sans en modifier l'orientation première, les bases de notre théorie psychologique de l'amour.

Nous sommes donc heureux de saisir l'occasion qui nous est offerte par la deuxième édition de ce livre, pour répondre aux critiques que l'on nous avait adressées et pour affermir encore, en lui adjoignant ces éléments nouveaux, notre conception primitive.

G. D.

Février 1900.

LA PSYCHOLOGIE DE L'AMOUR

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

PSYCHOLOGIE DE L'AMOUR

Si l'on cherche à se rappeler le nombre presque incommensurable de ceux dont les travaux et les préoccupations s'orientèrent vers l'Amour : aèdes célébrant dès l'origine des sociétés la passion souveraine entre toutes, dans leurs chants primitifs, poètes, littérateurs, philosophes, variant successivement ces modulations initiales, suivant leurs tendances personnelles et les modifications adéquates aux époques, aux milieux, psychologues modernes disséquant minutieusement ses sublimes apparences; pour peu que l'on évoque

encore les fables d'Orient, les mythologies. les légendes occidentales, les œuvres d'art accomplies au cours des siècles, les chefs-d'œuvre enfin de nos contemporains, il semblera dès l'abord que cette multiplicité d'efforts, longtemps et intensément prolongés dans leur direction, leur durée, leurs effets, a dû, sans doute, épuiser le sujet, tarissant, en dépit de sa séculaire fécondité, cette source antique d'inspiration?

Les recherches que nous nous proposons d'entreprendre ne mériteraient-elles pas dès lors d'être condamnées d'avance ?

Toutefois, vient-on à se demander après examen si cette question est aussi complètement élucidée qu'il semblerait par là qu'elle doit l'être, si, comme tant d'autres, elle a déjà bénéficié assez des progrès scientifiques pour qu'à présent la lumière sur elle soit complète, on se rendra compte qu'à coup sûr il s'en faut que les causes, la nature, le mécanisme de l'Amour soient à l'heure actuelle définitivement déterminés, et il apparaîtra que le sujet recèle encore aujourd'hui des inconnues, très dignes de provoquer les recher-

ches des biologistes, des psychologues en particulier.

En premier lieu, il est à remarquer qu'il existe un contraste frappant entre la place considérable qu'a occupée de tout temps ce sentiment, dans la vie morale, intellectuelle, artistique des peuples, aussi bien que dans leur évolution naturelle, sociale, et le nombre au contraire restreint, des sages anciens ou des penseurs modernes dont l'esprit s'orienta vers ce thème, si l'on fait abstraction des littérateurs et des artistes auxquels il servit de prétexte à d'éternelles et multiples variations.

C'est ainsi qu'en nous en tenant aux personnalités les plus rapprochées de nous par le temps, nous aurions peine à découvrir beaucoup de philosophes, autres que des moralistes et des sociologues, qui se soient occupés de ce problème. Est-ce, comme nous le supposons, parce que la plupart ne l'ont peut-être pas suffisamment isolé des rapports qui l'unissent à tant de phénomènes, d'ordre physiologique ou social, et qu'en l'absence d'une telle ségrégation, l'Amour, demeuré trop

complexe pour l'analyse, s'est vu confondre avec les différentes manifestations du désir sexuel?

Nous ne connaissons guère, en effet, d'autre théorie vraiment originale et complète sur ce sujet, que celle qu'a formulée Schopenhauer. Elle prit naissance, peu après que la proclamation de la doctrine de Darwin eut ouvert de si nombreuses terres nouvelles aux explorations méthodiques : alors seulement Schopenhauer, von Hartmann après lui, cherchent à dégager les premiers l'Amour de la masse des autres sentiments et en proposent une conception originale, si éclatante de logique, exposée avec une telle autorité, qu'après eux l'on ne cherchera plus qu'à mettre en rapport leur hypothèse avec les découvertes nouvelles de la science. Et cependant, depuis lors, des faits d'expérience ont été acquis, qui, dans le domaine de la biologie elle-même, ont permis de remplacer certaines spéculations de début par des données moins hypothétiques; or, en ce qui concerne l'interprétation des phénomènes de l'Amour, l'application de ces dernières nous a paru valoir d'être tentée.

En second lieu, il n'existerait pas encore, à notre avis, d'étude de l'*Amour en soi*, à proprement parler; car, en réalité — et nous aurons occasion d'y revenir — les systèmes auxquels nous avons fait allusion, tout admirables qu'ils demeurent, au point de vue de leur conception, n'en sont pas moins basés pour la plupart sur la métaphysique, plutôt que sur l'observation et sur l'expérience.

Si, en un mot, l'attrait de ce dernier point de vue auquel nous avons entendu nous placer ne suffisait pas à justifier entièrement nos recherches, nous pensons néanmoins que la formule psychologique à laquelle nous avons été conduit à ramener la passion amoureuse et qui tend à résoudre en partie le mystère dont celle-ci est demeurée entourée, fournirait en tous cas sur le sujet une hypothèse, plus acceptable que toute autre, au moins scientifiquement.

CHAPITRE II

CONCEPTION ET MÉTHODE

A l'aurore des civilisations anciennes, un égal et sombre manteau de mystère, brodé d'une parure de fiction, enveloppait la nature aux yeux des hommes.

S'ils levaient leurs regards au ciel, c'était là-haut, soit le splendide éblouissement de l'astre-roi, soit la féerie des étoiles vagabondes, semant leur or dans la nuit. Et le quotidien phénomène du retour du soleil, l'appareil imposant des orages, déchaînés sur les campagnes, foudroyant les forêts, ou, soulevant les flots de la mer, transformant les houles berceuses en terrifiantes montagnes mouvantes, aux crêtes d'écume, le cours des fleuves, la croissance régulière des plantes et des animaux, formaient autant de merveil-

leux spectacles, propres à frapper leur curiosité de nouveaux venus dans le domaine de la raison, leur offraient autant de problèmes alliciants à poser et à résoudre.

C'est à cette tâche que s'employèrent ceux d'entre eux qui surent s'élever à la hauteur des concepts généraux; et l'on conçoit que ces premiers essais d'interprétation théorique furent plutôt cosmogoniques, car le monde extérieur seul s'imposait surtout aux philosophes d'alors. Il les attirait comme un prodigieux inconnu, et par la multiplicité de ses obscurités. Ses éléments s'offraient à eux de partout; à tout instant de la vie, ils les rencontraient sous les aspects les plus variés, dans les manifestations les plus imposantes. Quoi de plus naturel que tout d'abord ils aient tenté de formuler les raisons d'être de ces manifestations, en répondant aux questions qui se pressaient en l'esprit de chacun.

Quand ces raisons d'être furent données et les réponses codifiées en théories, alors seulement les objets extérieurs ne constituèrent plus le but unique de leurs préoccupations; celles-ci se tournèrent vers l'étude des indivi-

dus, vers celle de l'homme en particulier : la philosophie proprement dite était ainsi née, issue du besoin de satisfaire les loisirs que ces ébauches de cosmogonie avaient procurés à la curiosité première, attirée, elle, plutôt par le décor.

Eh bien ! cette évolution à deux stades, que nous constatons à l'origine même de la philosophie, aux commencements de son histoire, il nous sera possible de la retrouver beaucoup plus tard, et non dans la moins différenciée de ses branches. Car si, pour en venir au sujet qui nous occupe, nous franchissons par un brusque saut la distance qui sépare ces balbutiements initiaux de la philosophie, de l'expression actuelle de la psychologie des sentiments, en particulier de celle de l'amour, nous serons amené à remarquer également, à propos de l'évolution de ce domaine plus restreint de la science, la succession très nette de deux phases analogues à celles que nous venons d'esquisser.

La première de ces périodes est caractérisée par cette même orientation des recherches vers les phénomènes, en quelque sorte les

plus tangibles, les faits d'ordre objectif pur, qui parlent le plus aux sens, les *objets extérieurs*. La seconde est, de même, conditionnée par la première, qu'elle suit nécessairement. c'est la période d'*abstraction*. L'on ne saurait guère, en effet, raisonner sur le seul sentiment, les sujets mis à part, qu'après avoir abstrait les caractères communs à ceux-ci.

C'est ainsi que déjà le sens commun, précédant souvent sur ce terrain la philosophie, construit au moyen de ces raisonnements hâtifs qui lui sont propres, de ces généralisations parfois imparfaitement justifiées, la plupart du temps trop promptes, dont il est coutumier, une classification forcément défectueuse, d'où il part pour composer une sorte de psychologie rudimentaire. Les manifestations physiques des émotions, les conséquences pratiques, facilement visibles, de certaines passions, arrêtent tout d'abord son attention. Il les remarque d'autant plus aisément, que leur peu de fréquence, leur caractère anormal, les lui signalent; et, au moyen des signes qu'il a surpris de cette façon, il établit des distinctions, saisit des rapports,

dégage des séquences, que nous trouvons consacrées bientôt par le langage en des locutions dites populaires. Celles-ci ne manquent pas d'une certaine originalité de quelque justesse, et en tout cas, décrivent souvent d'une façon fort pittoresque des types bien réels.

Le psychologue reprend ensuite dans ce travail préliminaire des éléments quelquefois inexacts, certes obscurs, mais dont il lui appartient précisément d'éclairer la confusion, de contrôler la véracité. Il achève les conceptions grossières, imparfaites, rectifie les erreurs, soumet, en résumé, le travail du sens commun à une vérification qui doit le compléter en l'épurant. Pour cela, il lui faut aller plus loin que la superficialité immédiate et trompeuse des phénomènes, découvrir les particularités dissimulées sous les apparences, réunir tous les faits du même ordre, après les avoir soigneusement examinés; puis il lui sera permis de distinguer leurs caractères semblables, d'en établir les relations, d'en formuler les premières lois; et il pose ainsi les assises de l'édifice dont l'achèvement

n'aurait pu être tenté avant l'accomplissement de ce travail de fondation.

Si ces deux phases sont également différentes, et par le moment de leur apparition, et par leurs caractères propres, elles n'en sont, en réalité, pas moins intimement liées l'une à l'autre. Elles forment comme les deux parties d'un même tout, c'est-à-dire qu'aucune étude ne saurait être complète sans les avoir réunies toutes deux, sans avoir parcouru cette évolution qui va du procédé *concret* au procédé *abstrait*.

Il est indéniable que l'étude de l'Amour, en raison de la longue durée de cette première période dans laquelle on s'est attaché à l'observation des sujets, nous permet de disposer d'une abondante moisson de documents. Il suffit de rappeler la pléthore d'œuvres de toute sorte qu'on possède sur ce point ; les descriptions sincères, les monographies consciencieuses, les travaux divers touchant la variété des processus de réaction des individus sous l'influence de l'Amour sont, comme on le sait, fort nombreux.

Mais le *sentiment en lui-même* n'a encore

été l'objet que de recherches rares et presque rudimentaires, si bien que nous estimons qu'il est permis actuellement d'oser entreprendre cette étude d'abstraction, et c'est, au surplus, surtout celle-ci que nous nous proposons de poursuivre ici, sans négliger toutefois les travaux de nos devanciers. Nous étudierons donc plutôt *l'Amour en soi*, que les *amoureux*, plutôt la *passion* elle-même, que les *passionnés*.

Qu'on n'aille pas, sur ce simple énoncé, nous prêter le sot projet de raisonner sur l'abstraction pure, considérée à la façon d'une entité immatérielle, entièrement privée de support phénoménal et construite de toutes pièces par notre esprit dans le domaine de la métaphysique, ce serait là retomber dans une des erreurs stériles, que nous reprochons le plus à nos prédécesseurs.

En présence des progrès considérables qu'elle a permis de réaliser depuis sa récente apparition, il n'est plus permis, croyons-nous, de contester les inestimables avantages que doit la science à l'intronisation de la méthode expérimentale par Claude Bernard, dans les

sciences biologiques, dans la médecine en particulier, méthode que M. Ribot, notre maître en la circonstance, a appliquée à la psychologie.

En *premier lieu*, nous procéderons donc à la confrontation des théories antérieurement formulées sur l'Amour avec les faits, et l'analyse minutieuse de ceux-ci suffira à établir la critique de celles-là.

Nous en arriverons *ensuite* à classer les diverses manifestations de l'instinct sexuel, d'où dérive l'Amour, selon les caractères que nous auront permis de leur reconnaître les données de l'observation des sujets tant sains que malades. Lorsque, par cette différenciation, nous serons parvenu à distinguer les signes propres à l'Amour et à lui seul, il ne nous restera plus qu'à les étudier analytiquement, pour, en matière de conclusion synthétique, en proposer la définition qui paraît la plus scientifique, et dont l'interprétation sera justifiée en dernier lieu.

CHAPITRE III

L'AMOUR SELON LES LITTÉRATEURS ET LES PHILOSOPHES

Tel que nous le présentent les poètes, les romanciers, les philosophes, l'Amour apparaît à la façon d'un être fuyant, insaisissable. Ses modes d'expression vont jusqu'au contradictoire et ne laissent pas que d'être déconcertants au possible, car la foule de leurs formes semble par son ondoiement devoir empêcher tout essai de notation précise. Or, le complexe, s'il n'est analysé, est très près du mystérieux : et c'est pourquoi, découragé par la presque intangibilité de ce sentiment qui paraît se dérober à mesure qu'on tente de le saisir, tant énorme est la diversité de ses transformations, l'on a songé au premier abord, à invoquer les ressouvenirs fabu-

leux, à ranger l'Amour parmi ces puissances, ces forces quasi occultes, aux manifestations étranges, multiples, qu'on reconnaît invincibles de par leur éloignement de toute cause connue; l'on s'écrierait alors, avec von Hartmann : « Mais quel est-il ce démon qui étale ainsi sa puissance, qui veut atteindre l'infini, et fait danser l'univers entier à sa corde de fous, qu'est-il enfin?... »

Mais il n'entre pas dans nos desseins de tracer ici l'exposé complet des multiples théories qui toutes ont prétendu, avec des succès divers, expliquer la nature et les causes de l'Amour ainsi compris, ce serait là, on le concoit, une tâche plus laborieuse que féconde.

Cependant, avant d'aborder l'étude que nous nous proposons, il nous paraît essentiel, pour déblayer en quelque sorte le terrain, d'établir : 1° que, jusqu'à présent, les causes et la nature de l'Amour ont été envisagées de cent façons différentes; 2° qu'en dépit des nombreuses discussions qu'ont élevées sur le sujet les littérateurs et les philosophes, il ne paraît pas s'être dégagé de leurs débats une

conception, au moins une, en tous cas irréprochable; 3° qu'aucune de ces solutions n'offre en réalité une interprétation logique et satisfaisante des caractères génériques de l'Amour, car cette élimination préliminaire légitimera en somme l'essai qu'à notre tour nous entreprenons.

Or si à un certain point de vue, l'ensemble de ces notions constitue une sorte de labyrinthe dangereux, il nous faut néanmoins y pénétrer, ne fût-ce que pour dépouiller tout de suite l'Amour de ses apparences mystérieuses.

§ 1. — Pour cela nous recourrons de nouveau au fil conducteur, que nous avons précédemment employé.

L'origine de toutes les connaissances acquises par l'humanité se rapportait, disions-nous, à deux tendances distinctes, et que reproduisent deux procédés d'étude, dissemblables, se complétant toutefois l'un l'autre. Le premier d'entre eux, d'ordre *objectif*, se borne à examiner la face concrète des problèmes, leurs manifestations sensationnelles, que rendent appréciables les phénomènes du

monde extérieur auxquels elles donnent lieu : c'est l'*observation*. L'autre, d'ordre *subjectif*, s'adresse aux formes intellectuelles, car c'est sur les abstractions, les idées générales en lesquelles l'esprit a transformé la matière première que lui ont fournie les sensations, qu'il s'exerce. Il utilise ces données pour en extraire un ensemble doctrinal, ou autrement pour formuler la raison abstraite, l'interprétation théorique des faits, précédemment réunis par la première méthode, et sur la synthèse desquels se restreignent dès lors ses opérations.

Nos connaissances étant ainsi toutes également susceptibles d'être rangées dans l'un ou l'autre de ces deux groupes, suivant qu'elles figurent le résultat d'observations antérieures, ou qu'elles proviennent des systèmes déjà édifiés par l'esprit, il apparaît clairement que, pour en établir le bilan en ce qui a trait à l'Amour en particulier, nous devrons de même remonter à cette double source.

Or, à cet égard, le premier mode, l'observation, nous paraît être le mieux représenté par les écrits des *littérateurs*, qui, cela est indéniable, ont, de tout temps, fait de l'amour

le sujet habituel de leurs œuvres, ont décrit, quelques-uns du moins, avec une sincérité qui n'excluait pas l'art, les modalités les plus diverses des amoureux, ont étudié les plus curieux cas passionnels, dont ils nous ont rapporté les moindres détails.

De même, le mode subjectif d'étude nous sera fourni par les doctrines des *philosophes*, dont les théories, pour inférieures qu'elles soient numériquement aux observations du précédent groupe, offrent cependant pour nous, on le conçoit aisément, un intérêt considérable.

La question si complexe posée au début va donc se résoudre, après cette analyse sommaire, en une sorte d'exposé critique des opinions choisies parmi les auteurs appartenant aux deux catégories que nous venons d'établir.

§ 2. *Les littérateurs.* — Les œuvres littéraires susceptibles d'apporter une contribution à l'étude objective de l'amour sont si nombreuses que l'on nous permettra, pour restreindre leur analyse, de nous borner à extraire des ouvrages des poètes et des roman-

ciers les seuls traits communs dont ils ont gratifié ce sentiment.

Si ses *attributs* ne se trouvent minutieusement décrits, avec une exactitude égalant presque à la réalité, que chez de rares écrivains d'élite, doués d'un remarquable talent d'observation, du moins sa *variété d'expression*, qui d'ailleurs prête davantage aux développements littéraires, a été notée par presque tous, et sert même de thème facile à l'inspiration de la plupart des auteurs. Il n'est pas, selon eux, d'obstacles que la *puissance* de l'amour n'arrive à vaincre, pas de voluptés que sa *satisfaction* ne surpasse, pas de douleurs que ne dépassent les *tortures* qu'il cause... en un mot, à lire ces auteurs, la passion amoureuse s'évoque sous le symbolique aspect que lui prête la merveilleuse statue antique. C'est la *Venus victrix*, sous la domination de laquelle les plus puissants semblent devoir courber la tête!

Mais cet empire absolu, ce pouvoir assez souverain pour régner ainsi sur tout l'être, le transformer même, en lui accordant, par des mobiles qui souvent paraissent futiles, à l'oc-

casion d'un geste, d'un regard, d'un frôlement, d'une parole, l'accès des mystiques paradis d'extase, et en le plongeant de la seule privation de l'être aimé dans les plus suppliciants abîmes de désespoir, va-t-il pas sans d'autres causes moins banales, mieux susceptibles de rendre compte de tels bouleversements?

Les anciens invoquèrent des interventions divines ou magiques, l'invincible puissance de la déesse née des flots, tour à tour berceurs, doux ou plaintifs et encore véhéments, furieux, meurtriers comme la passion elle-même, la vertu des enchantements, des sortilèges et des charmes. Enfin les flèches lancées sans motif par le petit dieu aveugle, au double carquois, ne portaient-elles pas un poison spécial, qui rendaient incurables les blessures qu'elles faisaient? Les modernes, s'effarant de même de ne trouver, pour expliquer les « égarements de l'amour », que la beauté ou l'intelligence, la pitié ou la sympathie, se rendant instinctivement compte que de tels motifs étaient au moins insuffisants, demandèrent une raison, les uns à des forces supérieures issues de l'inconnaissable,

les autres à la possession démoniaque, enfin à l'intervention de la maladie, puis à la folie; quant aux poètes ils continuèrent à couvrir les yeux d'Éros, l'enfant-dieu, d'un symbolique bandeau, refusant le discernement à l'Amour « fort comme la Mort ».

Notons, en passant, que cette tendance de l'homme à placer dans un monde supra-sensible qu'il peuple de vagues formes surnaturelles, tout ce qu'il ne parvient pas à expliquer immédiatement au moyen de ses connaissances, quelque restreintes que soient celles-ci, n'est pas nouvelle, tant s'en faut; on la retrouve, dès les premiers siècles de la civilisation, à l'origine de toutes les religions. La loi *du moindre effort* assure là le triomphe d'une logique, ignorante et pressée de conclure, sur l'expérience, plus lente à permettre de saisir les rapports qui unissent ses données. C'est ainsi que, dans le cas particulier qui nous occupe, le sens commun ne pouvant pénétrer ni comprendre la cause exacte de l'Amour, n'ignorant pas d'autre part qu'il n'est pas de phénomène sans cause, a d'abord attribué ses manifestations, soit à une folie

spéciale, soit à un attrait excessif suscité par l'objet aimé, puis, lorsque cette dernière raison n'a pas semblé suffire, à quelque mobile *occulte* exerçant son *emprise* sur l'âme de l'amoureux. Longtemps, au surplus, cette croyance eut cours, que le Tentateur revêtait parfois la forme féminine pour induire les hommes au péché, préjugé que le langage rappelle encore par quelques expressions populaires et qui n'a pas aujourd'hui complètement disparu, entretenu qu'il est par certaines religions.

Mais ce sont surtout les littérateurs, dont la psychologie, sauf pour quelques exceptions, se rapproche de celle du sens commun, ou plutôt en représente comme le reflet, qui ont insisté sur cette face inexplicable, cette apparence mystérieuse de l'amour, et se sont préoccupés d'attribuer à ce sentiment des causes extraordinaires, sinon anormales ou surnaturelles. Lorsque ce n'est pas une sorte de maladie subite, de folie amoureuse qui s'empare du héros, sa passion leur paraît motivée par un ensemble de qualités rares, exceptionnellement réunies chez une héroïne ainsi mise à part et au-dessus des autres

femmes. Romanciers, poètes, dramaturges ne prennent-ils pas toujours soin d'amplifier les proportions des caractères de l'amante, de telle façon que, se détachant nettement de la masse féminine vulgaire, elle s'évoque, attrayante, parée de séductions multiples et par cela même désirable entre toutes. D'autres fois, certes, ils nous présentent une créature perverse et magique, une goule, une buveuse d'âmes, un être de luxure, qui sait des philtres d'amour pour affoler les hommes. Mais, vierges ou démones, saintes ou sorcières, le dessin de ces figures témoigne de la même préoccupation, d'une pensée identique et en dernière analyse d'un besoin constant, analogue chez tous les auteurs, de rendre compte, au moins grossièrement, de ce qu'offrent en apparence d'inexplicable les manifestations objectives de l'amour. Nous n'insisterons pas sur l'évidente insuffisance de ces motifs, par lesquels les littérateurs ont tenté d'expliquer l'existence et la puissance de la passion amoureuse, car nous aurons occasion d'y revenir.

En ce qui concerne l'hypothèse *pathologique*, que supposent certaines locutions

populaires dont ils usent fréquemment (fou d'amour; affolée d'amour; l'amour lui fait perdre la raison..., etc.), nous verrons aussi ultérieurement qu'elle est en partie fondée sur les ressemblances que présentent certains caractères des amoureux avec ceux communément attribués aujourd'hui à diverses névroses. C'est, au surplus, en ramenant les phénomènes de la passion amoureuse à des lois connues, et en montrant que si leurs causes ne sont pas toujours immédiatement tangibles, elles n'en possèdent pas moins une réalité certaine, que nous réduirons mieux à sa faible valeur cette conception de l'extraordinaire, du surnaturel, du mystérieux et du pathologique en amour.

Cet examen, bien que sommaire, des opinions des littérateurs, nous autorisera donc à ne tenir qu'imparfaitement compte des théories à peine ébauchées dans leurs œuvres, et, seules, nous conserverons de ces travaux les descriptions qu'ils nous donnent des amoureux, car elles n'en constituent pas moins une source de documents utilisables.

§ 3. *Les philosophes.* — Nous avons montré que les philosophes utilisent en tant que matière première les résultats des expériences antérieures que leur offre, pour une part, le travail premier du sens commun, sauf à le contrôler par de nouvelles observations moins superficielles, et à en redresser ainsi les nombreuses erreurs. Il semblerait donc qu'ici nous allions voir les interprétations souvent puériles des littérateurs céder la place à de solides doctrines, dont la logique ferait bon marché de toutes ces fables. Eh bien! nous retrouverons cependant chez les savants, plus didactiquement formulées sans doute, plus clairement exprimées, les mêmes manières de penser que nous venons de passer en revue : même importance assignée aux qualités ou aux défauts de l'objet aimé, aux sentiments qu'il suscite et, devant l'insuffisance évidente de ces raisons, même appel à l'anormal, à l'occulte, à la folie.

Nous diviserons à cet égard les systèmes des philosophes en trois catégories : (A), la première, comprenant ceux qui attribuent à l'amour des *causes aisément appréciables;* (B),

la seconde, composée de ceux qui reconnaissent que l'amour n'obéit pas à de tels mobiles et invoquent des *raisons occultes*, quand (C) ils ne l'assimilent pas à un *état morbide*.

A. — Bain range l'amour parmi les émotions tendres. Or, pour lui « l'émotion de l'amour sexuel, qui prend naissance dans les appétits, implique des éléments surajoutés[1] ». Ces éléments sont, d'abord une addition à l'intérêt de la personnalité, ensuite « le charme de la disparité » qui, dans l'amour, « va au delà des différences fixes de sexe, c'est ainsi que s'explique l'attrait des contrastes de tempérament, de stature ». En résumé «... l'appétit et le charme personnel sont les éléments constitutifs de l'amour des deux sexes ».

Il est aisé de faire observer à l'encontre de cette opinion qu'elle n'est pas en accord parfait avec l'expérience, et nous verrons ultérieurement que les éléments surajoutés, ici incriminés, ne jouent dans la passion qu'un rôle au moins accessoire.

(1) A. Bain. *Les émotions et la volonté*, tr. fr. de P.-L. Monnier, p. 131, Paris, Alcan, 1834.

Si pour Bain, dans la constitution de l'amour n'intervient que le désir, influencé par le charme personnel de l'individu de l'autre sexe, il n'en est pas de même pour Spencer[1], qui considère l'amour comme le plus composé de tous les sentiments. « Aux éléments purement physiques qu'il renferme, il faut ajouter, suivant cet auteur, d'abord ces impressions très complexes produites par la beauté d'une personne et autour desquelles sont groupées un grand nombre d'idées agréables qui en elles-mêmes ne constituent pas le sentiment de l'amour, mais qui ont une relation organique avec ce sentiment. A cela s'ajoute le sentiment complexe que nous nommons *affection*... Il y a aussi le sentiment d'*admiration*... A cela il faut ajouter le sentiment que les phrénologistes ont appelé l'amour de l'*approbation*...

De plus il y a aussi un sentiment voisin du précédent, celui de l'*estime de soi*. »

Spencer énumère encore le sentiment de la possession. la satisfaction par une plus

(1) H. Spencer. *Principes de psychologie*, t. Ier, p. 528 et suivantes, tr. fr. de Ribot et Espinas. Paris, Alcan. 1875.

grande liberté d'action de l' « amour d'une activité sans limites », enfin l'exaltation de la sympathie. « Ainsi, conclut-il, autour du sentiment physique qui forme le noyau du tout sont rassemblés les sentiments produits par la beauté personnelle, ceux qui constituent le simple attachement, le respect, l'amour de l'approbation, l'amour de la possession, l'amour de la liberté, la sympathie. Tous ces sentiments excités chacun au plus haut degré et tendant chacun en particulier à réfléchir son excitation sur chaque autre forment l'état psychique composé que nous appelons amour. »

Mais, peut-on objecter, tous ces sentiments ensemble, en admettant qu'ils puissent être provoqués simultanément, ne donneront jamais comme résultat qu'un *agrégat* de sentiments et ne créeront pas une forme nouvelle; par conséquent ils ne donneront aucunement naissance à l'amour. Celui-ci représente en effet, et c'est en partie ce qui le caractérise, comme nous le démontrerons, une entité émotive, spécifique, qui de ce fait n'est pas réductible à cette sorte de synthèse d'élé-

ments affectifs définis, combinés sous une influence visible, comme le prétend l'auteur précité.

Sergi [1], qui place l'amour dans la catégorie des sentiments individuo-sociaux, se montre beaucoup plus sobre. Les deux facteurs principaux de l'amour sont, suivant lui : « d'abord les stimuli de la reproduction, et ensuite le sens du toucher, joint à celui de la température, outre le plaisir de l'embrassement, comme le veut Bain ».

Ce n'est pas tout : « il implique l'amour social dans le sens générique ou l'amitié avec égards pour la faiblesse du sexe, les qualités morales et beaucoup d'autres éléments qui sont indépendants des relations sexuelles. Avec tous ces éléments unis à la beauté personnelle du sexe, l'amour sexuel devient idéal et l'affection conjugale se perpétue et se consolide ».

En somme, l'erreur que l'on retrouve sous les différents thèmes des théories formulées par les auteurs précités, c'est une véritable confusion de l'amour avec les sentiments dont

(1) Sergi. *La psychologie physiologique*, tr. fr. de M. Mouton, p. 344. Paris, Alcan, 1888.

il peut certes s'accompagner, et qui parfois en apparence sont seuls appréciables, ce qui explique la méprise, quoique, en réalité, ils en soient tous profondément distincts. Bain, Spencer, Sergi décrivent, en résumé, de simples travestissements du désir; or il est facile de dévêtir celui-ci des sentiments, variés suivant les cas, figurant à titre d'accompagnements et non de composantes de l'amour : ce dernier n'est pas en effet un mélange, mais un produit spécial.

Ne percevant que ces états définis et qu'ils reconnaissent associés à l'instinct sexuel, ils s'illusionnent sur leur valeur réelle, et négligent ce sentiment irréductible à tout autre, l'Amour sans épithète, qui n'est, à vrai dire, ni l'amour de la beauté, ni celui de l'intelligence ou encore de tel autre charme, car il possède une vie affective spéciale, que n'aiguille pour son orientation particulière aucun de ces motifs ordinaires des affections humaines.

Mantegazza [1] a su, moins que tout autre, établir cette distinction nécessaire entre

(1) Mantegazza. *Physiologie de l'amour. — L'amour dans l'humanité.*

l'Amour et les émotions qui, servant d'excitation au simple désir sexuel, semblent en le renforçant le transformer dans son essence. Il attribue en effet comme origine à l'amour la sympathie et le goût esthétique. « Parmi les quatre définitions de l'amour, que le Tasse a discutées, il y en a trois qui expriment bien cette idée : « l'amour est le désir de la beauté » ; « l'amour est le désir d'embrassements chez ceux qui sont avides d'une beauté particulière » ; « l'amour est une union qui nous fait désirer la beauté ». Plus loin, il reconnaît encore comme « sources de l'amour, la reconnaissance, la compassion, la vanité, la luxure, la vengeance ». Il nous faut reconnaître toutefois que Mantegazza, plus observateur, moins entraîné par les idées préconçues des systèmes, des théories, a constaté l'existence d'un amour, sans causes apparentes, sans origines visibles, spontané en quelque sorte, se soutenant par lui-même sans qu'il soit besoin de l'étayer d'échafaudages compliqués. « Si l'on demande, remarque le physiologiste, à un petit garçon pourquoi il aime une petite fille, il

s'enfuira tout honteux, si on le demande à la petite fille, elle deviendra toute rouge et répondra une sublime impertinence : ils aiment… et ils ne savent pas pourquoi ! »

Eh bien, ce ne sont pas seulement des fillettes ou des garçonnets qui pourraient répondre ainsi, mais encore et surtout les véritables amoureux, s'ils conservaient toujours l'innocence et la sincérité des enfants.

Von Hartmann [1] a du reste, par une démonstration admirable de logique et de bon sens, mis en évidence cette vérité qu'on s'étonne de trouver tant de fois méconnue, « à savoir que les sens peuvent expliquer le désir de la jouissance sexuelle, de quelque nature qu'elle soit, mais en aucune façon l'amour des sexes » et que d'autre part, si l'on est tenté de croire « que les qualités spirituelles décident seules le choix dans l'union des sexes » c'est là encore une erreur. « Analysez bien tous ces éléments, dit-il : le besoin général d'aimer, l'imagination, le respect, l'amitié, le sentiment du devoir,… etc.;

(1) Von Hartmann. *Physiologie de l'Inconscient* (tr. fr. de Nolen, t. Ier, l'Inconscient dans l'amour des sexes).

mêlez-les, agitez-les bien ensemble : vous n'en dégagerez jamais la moindre étincelle de ce feu qu'on désigne exclusivement par le nom d'amour. Ce qui paraît lui ressembler n'est la plupart du temps qu'une illusion des autres... Le fait est que la connaissance réfléchie des qualités morales ne réussit jamais qu'à créer des rapports moraux entre les intelligences ; elle n'engendre que le respect et l'amitié ; mais l'amitié et l'amour sont absolument différents l'un de l'autre. L'amitié elle-même ne peut donner naissance à l'amour. »

B. — Suivant Schopenhauer [1], l'amour se réduirait à une manifestation de l'instinct sexuel, qui, sous l'influence de l'inconscient, pousserait irrésistiblement l'un vers l'autre les sujets dont, en raison d'une convenance spéciale, l'union produirait un enfant, réalisant le mieux l'idéal de l'espèce.

Le philosophe allemand formule ainsi les lois essentielles de sa conception : « 1° Chaque

(1) Schopenhauer. *Le monde comme volonté et comme représentation*, t. III, ch. XLIV. Métaphysique de l'amour sexuel, trad. franç. de Burdeau. Paris, Alcan, 1890.

individu exerce un attrait sexuel d'autant plus grand qu'il représente avec plus de perfection, au moral et au physique, l'idéal de l'espèce; 2° l'attrait sexuel qu'un individu inspire à l'autre est d'autant plus énergique que les défauts de l'un annulent les défauts opposés de l'autre et que l'union des deux promet un enfant plus entièrement conforme au type de l'espèce. »

Von Hartmann[1] a repris et développé cette théorie pour son compte en insistant surtout sur ce rôle qu'il attribue à l'inconscient dans l'amour : « L'infini de l'aspiration et du désir vient justement de ce que la conscience ne dit, ne sait rien du but poursuivi. Tout cela serait déraisonnable et sans but, si une fin inconsciente n'était pas le moteur invisible qui préside à ce grand déploiement de sentiments : une fin inconsciente dont nous pouvons dire dès à présent que l'union sexuelle de deux individus déterminés est le moyen destiné à l'atteindre. »

Et encore : « La félicité que l'amant rêve dans les bras de l'amante n'est que l'appât

(1) Von Hartmann. *Loc. cit.*

trompeur dont l'inconscient se sert pour donner le change à l'égoïsme de la réflexion et le disposer à sacrifier son intérêt propre aux intérêts de la génération future. »

Von Hartmann, après avoir développé la formule de Schopenhauer dont il trouve les deux lois confirmées par l'expérience « jusque dans les moindres détails » conclut enfin : « l'homme est poussé par l'instinct à chercher pour satisfaire son besoin physique un individu de l'autre sexe, s'imaginant goûter ainsi une jouissance qu'il demanderait en vain ailleurs. Le but qu'il poursuit sans le savoir est, d'une manière générale, la génération. C'est l'instinct encore qui conduit l'homme à rechercher dans l'autre sexe un individu, dont les qualités, fondues avec les siennes, réalisent le plus parfaitement le type idéal de l'espèce ; et fait qu'il s'imagine goûter dans son union avec cet individu une jouissance incomparablement plus grande qu'avec tous les autres individus ; et d'une manière absolue atteindre au comble de la félicité humaine. Mais le but qu'il poursuit à son insu c'est la procréation d'un individu qui réponde le plus

complètement possible à l'idéal de l'espèce. »

Tout en rendant à l'ampleur de ces conceptions, à la séduisante logique de ces déductions, un hommage que légitime au surplus la haute valeur de tels systèmes, il nous faut toutefois ajouter qu'ils nous ont semblé passibles de certaines objections de nature à en restreindre la portée ; et, comme ces thèses constituent un véritable ensemble doctrinal de rare mérite, nous devons consacrer à cette critique une place justifiée par leur importance.

D'une façon générale, on s'aperçoit facilement que, si Schopenhauer ne regarde dans l'Amour que la fin, lointaine parfois à réaliser, soit la procréation d'une génération future, et lui assigne un rôle tout arbitraire, von Hartmann à son tour ne se montre pas moins dominé par une idée préconçue, préoccupé qu'il demeure d'établir là une manifestation de cet inconscient, créé par lui à la ressemblance d'une idole vague, située dans le monde inaccessible des inconnus, sorte d'entité anthropomorphique, au culte de laquelle il est exclusivement voué.

Un examen plus attentif permet aussi de

reconnaître, en premier, une étrange contradiction dans la formule même de ces deux lois que Schopenhauer considère comme essentielles. L'une, en effet, semble ériger en principe que l'attrait exercé par un individu sur un sujet de l'autre sexe est d'autant plus grand que cet individu représente mieux l'idéal de l'espèce. Le caractère absolu que revêt cette assertion est aussitôt détruit par l'autre qui assigne comme nous l'avons vu, à cet attrait sexuel une variabilité, résultant du rapport existant entre les qualités et les défauts des deux individus d'un même couple. Il s'ensuivrait de l'application rigoureuse de ces formules qu'un homme, par exemple, laid, mal construit physiquement, ne devra, suivant la première loi, n'exercer qu'un attrait sexuel médiocre, tandis qu'en raison de la seconde, s'il rencontre un type de femme exactement opposé, c'est-à-dire, un individu de l'autre sexe dont les qualités contre-balanceront précisément ses défauts, il représentera aux yeux de cette femme l'homme le plus capable de lui inspirer de l'amour, car leur union sera féconde en résultats utiles pour l'espèce.

En second lieu, bien que von Hartmann allègue à l'appui de cette thèse que « les hommes grands aiment les petites femmes et réciproquement; les personnes maigres les grasses; celles qui ont le nez camus recherchent les nez longs, etc., » l'expérience ne nous montre nullement qu'une loi de ce genre préside aux unions amoureuses. Du reste, une semblable loi ne ramènerait-elle pas l'espèce à un type moyen, peut-être inférieur, plutôt qu'elle ne la conduirait, comme cet auteur le suppose, vers un type idéal? et d'autre part la sélection sexuelle, telle qu'il est permis de l'observer au cours de l'évolution de la série animale, ne démontre-t-elle pas victorieusement que l'amélioration progressive de l'espèce exige le sacrifice impitoyable des mal partagés, des faibles, des êtres défectueux au profit des mieux doués, des forts, des plus parfaits? Comment l'obtient-elle? C'est en unissant les individus semblables, de telle sorte que les tares ou les qualités s'affirmant de plus en plus par ces unions, amènent dans les générations successives, la disparition des unes, le triomphe des autres.

Il n'en saurait être autrement chez l'homme, et les choix qui régissent les unions amoureuses y vont trop souvent, hélas! à l'encontre de cette fin meilleure que, suivant l'attrayante loi de compensation de Schopenhauer, ils devraient réaliser. On sait, et Charcot a insisté en particulier sur ce résultat d'observation, que « les nerveux se recherchent entre eux »; il est certain que, conformément à cette remarque, on a constaté la fréquence des amours entre dégénérés, comme celle de la folie à deux éclatant dans un ménage passionné. Les préjugés de race, de religion, de caste, sont d'autre part encore assez puissants pour que, loin de réaliser ces croisements dont parle von Hartmann, qui ramèneraient l'espèce humaine à ce type moyen qu'il croit le meilleur, les alliances amoureuses continuent à rapprocher le plus généralement des êtres du même milieu, d'éducation analogue, d'un semblable développement intellectuel, et à former au point de vue physique ce que le peuple appelle de beaux couples, en unissant des individus aux caractères physiques et moraux plus semblables qu'opposés.

Quant à l'Inconscient, il nous est difficile d'accorder à l'instinct sexuel un rôle aussi prépondérant dans l'amour. Il est peu vraisemblable que la procréation d'une génération future soit le mobile unique d'une passion aussi complexe que l'est la passion amoureuse, et on conçoit mal à l'aide de cette conception l'importance de cette prétendue fin nécessaire. Nous serions même volontiers tenté d'avouer que cette figure voilée d'un Inconscient gouvernant l'amour des sexes de façon à conduire, à leur insu, les hommes vers le meilleur, nous semble appartenir trop à la famille des abstractions métaphysiques, pour pouvoir s'accorder avec les phénomènes moins simples de la réalité. Cette recherche du meilleur guide, au reste les hommes dans la plupart de leurs actions, pour les buts les plus éloignés, mais alors au plein jour de la conscience. L'on objectera que certains actes inconscients possèdent par cela même plus de perfection que s'ils étaient connus de la conscience et qu'ainsi doit-il en être de l'amour. Mais, l'amour est plus un sentiment qu'un acte, et à côté de cet inconscient dont les intentions sont excel-

lentes, quoique soigneusement dissimulées, nous voyons bien plus clairement un nombre imposant de pensées, d'émotions, de volitions, se rattachant à la passion amoureuse ; et de ces faits, l'Inconscient ne nous rend aucun compte.

Or, en tenant pour réelle l'hypothèse de von Hartmann, en admettant un instant que l'Inconscient joue dans l'amour ce rôle de bon génie que le philosophe allemand lui attribue, il resterait encore à expliquer deux classes de phénomènes que constate l'observation immédiate, et qui sont peu en rapport avec la théorie.

L'expérience banale nous apprend, en effet, qu'un individu peut parfois inspirer une réelle passion, provoquer souvent un amour atteignant jusqu'à l'extrême violence, sans que lui-même éprouve la moindre inclinaison pour celui ou celle qui l'aime ainsi. Dans ce cas, qui a tort ? Chez lequel des deux sujets l'infaillibilité de l'Inconscient — seul moteur responsable de l'amour, ne l'oublions pas, — est-elle en défaut ? Appliquons ici la loi de Schopenhauer : chez le sujet amoureux, la présence de la passion signifie qu'avec l'indi-

vidu qu'il a élu, il réaliserait dans le produit de son union un type plus près de l'idéal de l'espèce. Cependant, si l'individu de l'autre sexe demeure réfractaire à tout penchant amoureux, cela tient évidemment à ce que le premier sujet n'est pas celui qui réaliserait avec elle (supposons que le rebelle soit un individu du sexe féminin), ce produit idéal[1]. La chose est contradictoire. Or, comme chez les deux, l'Inconscient dissimulé derrière les phénomènes apparents, qui sont en l'espèce le désir et le refus de satisfaire ce désir, parle évidemment avec la même autorité, le problème demeure insoluble, nous autorisant à conclure que l'Inconscient ne possède pas la rigoureuse influence que lui attribuent Schopenhauer et von Hartman, sur les manifestations de la passion amoureuse,

Nous venons de voir l'Inconscient hésiter, si l'on peut dire, devant la route à suivre pour diriger, au moyen de l'amour, les êtres vers le meilleur. Eh bien, en nous plaçant toujours

(1) C'est, du reste, ce qu'admet von Hartmann (*loc. cit.*, p. 266.)

dans la même hypothèse, soit en tenant pour démontrée la théorie dont nous contestons précisément la valeur au point de vue expérimental, nous arriverons à un surprenant résultat, plus décisif encore : nous reconnaîtrons que si l'Inconscient ne parvient pas toujours à discerner le véritable chemin qui dessert son but, l'Amour conduit parfois les individus à un résultat absolument opposé.

Comment interpréter en effet, selon la formule de Schopenhauer, reprise par von Hartmann, le sens des nombreux suicides, crimes et délits dont l'humanité est quotidiennement redevable à la passion amoureuse ?

L'on pourrait évidemment mettre en cause les différents obstacles qu'élève la société actuelle entre le libre jeu des facultés inconscientes régissant l'amour, et la réalisation de ces choix eux-mêmes. De même, il serait à la rigueur loisible d'incriminer des individus qui, pour des raisons diverses, intérêt personnel, préjugés, respect des conventions sociales, s'opposent à la satisfaction de leur propre désir et provoquent ainsi des violences, des vols, des meurtres, de la part du sujet de

l'autre sexe, auquel ils avaient inspiré une passion qu'ils ne voulurent point satisfaire, ou d'énergiques espérances qu'ils ne purent réaliser. Ce ne sont point là néanmoins réponses satisfaisantes, car, à proprement parler, elles se contentent de poser le problème sous une autre face et, sans le résoudre, de substituer à la question nette des faux-fuyants accessoires qui n'y répondent pas.

En considérant les vices de la société actuelle comme une des causes les plus efficaces de ces crimes dont nous sommes chaque jour témoins, il n'en est pas moins vrai que leur cause principale demeure la passion amoureuse. Soit un cas de ce genre : le double suicide d'amants, par suite du refus de consentement des parents, opposés à leur union. La raison première, essentielle, fondamentale de ce suicide, réside, on en conviendra, dans l'intensité de la passion ressentie par les jeunes gens, la raison seconde, accessoire, occasionnelle, est le mauvais vouloir des parents, qui, — le fait est amplement démontré par l'expérience — n'aurait pas eu d'effets aussi regrettables dans l'hypothèse d'un amour moins

passionné. L'Amour reste donc seul responsable de ce double suicide.

Prenons à présent un exemple du second genre : un crime par jalousie serait trop convaincant, de même qu'un vol, causé par le besoin de subvenir aux exigences d'une femme accessible au seul prix du don d'un certain luxe. Pour nous en tenir aux conditions qui apparaissent plus favorables à la thèse de von Hartmann, revenons au suicide. Cette fois, nous supposons un suicide causé par le désespoir provenant de l'indifférence de l'objet aimé. Ce dernier doit-il être regardé, ce qu'on aurait pu objecter, comme le véritable auteur responsable de cet acte ? Ce n'est là encore qu'une illusion. Ne qualifiera-t-on pas couramment le fait de suicide par amour, par dépit amoureux ? Or, en l'occurrence, le sens commun aura raison ; il est aisé en effet de se rendre compte qu'ici interviendrait en toute justice, le raisonnement formulé précédemment.

La passion amoureuse, ce qui apparaît du reste clairement dès l'abord, — toutefois, avons-nous tenu à éloigner soigneusement

toutes les hypothèses vraisemblables qu'il était possible d'énoncer à l'encontre de cette assertion — reste donc seule en cause, dans tous les cas. Que si l'on admet alors dans les phénomènes de l'amour, l'ingérence occulte d'une puissance inconsciente, poussant les êtres vers la procréation, si, en outre, l'on assigne cette dernière comme fin *unique* à la passion amoureuse, il devient au moins étrange de constater que le moyen employé par l'Inconscient, — la passion amoureuse — aboutit en somme à un résultat parfois absolument contraire à son but : au lieu de donner la vie, entraîner quelquefois la mort, c'est là une méprise dont nous renonçons à chercher l'explication, que la théorie du philosophe allemand nous a refusée.

D'ailleurs, von Hartmann a conçu lui-même des doutes sur l'absolue validité de son système, car après s'être, par un long exposé des arguments que nous venons de critiquer, efforcé de prouver que l'amour conduit, à leur insu, les êtres vers la procréation d'une génération future, il ajoute à sa démonstration cette clause restrictive, déconcertante par

son scepticisme : « De toutes les fins naturelles, la plus haute est assurément le bonheur et la constitution la plus parfaite possible de la prochaine génération. L'importance de la passion amoureuse est donc de premier ordre et tout le bruit qu'elle fait dans le monde n'est pas excessif. Toutefois, le rapport du moyen (la passion de l'amour) et du but (la constitution de l'enfant), n'en demeure pas moins, pour la réflexion de l'individu qui l'a une fois compris, un rapport déraisonnable. »

En résumé, l'on peut dire que Schopenhauer a formulé des lois « plutôt philosophiques que psychologiques », suivant l'expression de M. Ribot, car l'expérience les dément en partie, en démontre au moins l'inexactitude en tant qu'absolues.

Quant à von Hartmann, nous lui reprocherons d'avoir, dans l'interprétation des phénomènes de l'amour, accordé une place trop considérable à l'Inconscient, et, entraîné qu'il fut par des vues téléologiques, contraires à l'esprit impartial de la science, d'avoir assigné à l'amour des sexes un but qui n'apparaît nullement nécessaire, si l'on considère les

faits donnés par l'observation, qui, pour la plupart, sont nettement opposés à une telle conception.

Nous examinerons à présent une théorie qu'on peut rapprocher des précédentes et qu'a esquissée M. Delbeuf[1], au cours d'une remarquable étude intitulée : *Pourquoi mourons-nous ?*

Indiqué comme cause occulte de l'amour, nous y retrouvons en effet « le besoin inconscient d'engendrer un enfant ». Toutefois, n'est-ce plus ici l'Inconscient aux allures mystérieuses que von Hartmann invoque pour la constitution d'un produit idéal, mais « le choix intelligent, dicté par le spermatozoïde et l'ovule ». Voici d'ailleurs comment M. Delbeuf expose son intéressante manière de voir :

« Considérons, dit cet auteur, de haut l'espèce humaine et la manière dont se font les mariages chez les nations saines et robustes. Voici, d'un côté, des milliers de jeunes gens en quête d'une femme ; de l'autre, des milliers

(1) Delbeuf. *Pourquoi mourons-nous?* (Rev. phil., mars 1891.)

de jeunes filles en quête d'un mari. Ils se coudoient dans la rue, se pressent dans les salons, s'enlacent dans les bals et de tous ces contacts que le hasard amène, un seul suffit à les enflammer. Pourquoi? Que sont la sympathie et l'antipathie? Qu'est-ce qui sollicite cette jeune fille à attirer ce jeune homme et qu'est-ce qui le précipite vers elle? De même que le peintre est inspiré par son œil, le musicien par son oreille, de même ce jeune homme, cette jeune fille obéissent à la volonté, chez l'un et l'autre obscure, d'un spermatozoïde, d'un ovule. Mais, tenez-le pour certain, cette volonté n'est pas obscure dans le spermatozoïde ni dans l'ovule, ces stylonichies des animaux supérieurs. Ils savent tous deux ce qui leur manque, et ils le cherchent. A cet effet, ils donnent leurs ordres à leur cerveau respectif, par l'intermédiaire du cœur, et le cerveau obéit sans savoir pourquoi. Quelquefois, il se figure avoir raisonné et s'explique à lui-même son choix. Au fond, il n'a été qu'un instrument inconscient dans la main d'un imperceptible ouvrier qui savait ce qu'il voulait et ce qu'il faisait. »

Cette thèse, on le voit, ne laisse pas que d'être fort ingénieuse. L'auteur se révolte, ici, contre ce qu'il appelle le « positivisme à la mode », et prenant exactement le contre-pied des tendances scientifiques modernes qui réduisent l'anthropomorphisme ancien des théories à l'appréciation impartiale des faits, il refuse du même coup à l'homme ce qu'il accorde au protozoaire : la conscience et la volonté. Dans l'amour, l'être humain devient « l'instrument inconscient » du protozoaire ou de l'ovule qui dictent « leur choix intelligent ».

A moins que M. Delbeuf n'ait d'autre prétention que celle d'émettre un paradoxe brillant, on pourrait lui reprocher de s'aventurer peut-être trop dans le domaine de l'hypothèse; d'ailleurs les objections abondent. Nous n'insisterons pas sur l'étrangeté de l'existence, chez les protozoaires, d'une vie psychique si complexe que n'admettent actuellement ni les physiologistes, ni la plupart des psychologues; mais, serait-on en droit de se demander, comment le spermatozoaire reconnaît-il ainsi à distance l'ovule cherché? et

d'autre part, l'ayant trouvé, par quelle voie moins poétique que celle du cœur impose-t-il son choix au cerveau?

M. H. Beaunis[1] répond en partie à ces deux questions : « Pfeiffer, nous dit-il, s'est assuré que les spermatozoïdes sont attirés par une substance sécrétée par l'organe femelle, substance qui varie suivant la nature de la plante, tandis que les autres substances restent sans effet... On serait donc tenté de rattacher l'excitation sexuelle qui pousse le mâle à rechercher la femelle à une action chimique, qui s'exercerait soit directement sur le protoplasma de l'organisme, comme chez les êtres inférieurs, soit indirectement par l'intermédiaire du système nerveux et en particulier par l'odorat chez les animaux plus élevés dans la série. »

Encore que ces déductions soient lointaines et à peine justifiées, acceptons-les pour un instant; nous n'y trouverons, est-il besoin de le faire remarquer, qu'une hypothétique interprétation du besoin sexuel, de l'instinct, du

(1) H. Beaunis. *Les sensations internes*. Paris, Alcan, 1889.

désir, et non une théorie explicative de l'amour. Ce sentiment ne va pas, en effet, chez l'homme sans s'accompagner de multiples manifestations, au moins aussi conscientes que la volonté du spermatozoïde ou de l'ovule, et que le seul désir de « ces stylonichies des animaux supérieurs » ne suffit pas à motiver.

Nous sommes donc amenés à ne considérer dans la doctrine de M. Delbeuf, empreinte, au surplus, du même esprit de finalité, accusé par ses conclusions mêmes[1], qu'une nouvelle adaptation, plus scientifique, plus moderne, de la thèse de von Hartmann.

Basée sur certaines théories de la vie psychique des micro-organismes, cette conception admet également, d'une façon générale, que les choix de l'amour mènent inconsciemment l'homme à l'exécution de l'acte qui assurera l'amélioration de l'espèce. Or, l'accomplissement de ce but, nous l'avons constaté à propos des assertions de von Hartmann,

(1) « Une société dont les mœurs ou les lois entravent trop le choix intelligent dicté par le spermatozoïde ou l'ovule est vouée à la dépopulation et à la mort. » (Delbeuf, *loc. cit.*)

ne semble nullement démontré par les faits, et il suppose, dans cette hypothèse particulière que le choix est dicté par des cytodes, susceptibles d'une intelligence relativement supérieure, qualités qui restent de même à démontrer chez ces cellules. En un mot, l'auteur réduit l'Amour à un simple phénomène de chimiotaxie ; c'est pour le moins faire bon marché de l'Évolution tout entière, car c'est placer du même coup l'Homme au-dessous des Protozoaires et négliger, en tous cas, de parti pris, l'ensemble des phénomènes de conscience qui contribuent à faire de l'Amour un état spécial.

C. A l'inverse de ce philosophe qui descend au plus bas degré de l'échelle des êtres pour y chercher les facteurs de l'amour, M. Pierre Janet franchit toute la série phylogénique, dépasse même les bornes de la différenciation pour trouver dans la dégénérescence mentale les raisons d'être de la passion amoureuse. Nous avons déjà signalé l'analogie évidente que présentent certains phénomènes de l'Amour avec les attributs caractéristiques de plusieurs entités morbides. M. Pierre Janet conclut de

ces analogies à une parfaite identité. « La passion proprement dite, remarque-t-il, ressemble tout à fait à une folie, aussi bien dans son origine que dans son développement et son mécanisme[1]. » Elle ne dépend pas de la volonté, car « il ne suffit pas de le vouloir pour être amoureux », mais prendrait au contraire naissance, suivant cet auteur, à l'occasion d'un de ces moments de dépression particulièrement favorables à la réceptivité morbide. Le moindre objet, qui eût même passé inaperçu pendant une période de santé morale, est, en ces instants de faiblesse, susceptible de faire impression, de laisser une trace profonde dans l'organisme moins résistant. « Il y a d'abord, comme dans toute maladie virulente, une période d'incubation. » L'idée paraît s'effacer, semble disparaître, « mais elle a accompli un travail souterrain ; elle est devenue assez puissante pour provoquer des mouvements dont l'origine n'est pas dans la conscience personnelle ». Manifestation de l'automatisme psychologique, affectant une

(1) P. Janet. L'*Automatisme psychologique*, 3e éd. Paris, Alcan, p. 365.

complète ressemblance avec certaines folies, « telle est », pour M. Pierre Janet, « la passion réelle, non pas idéalisée par des descriptions fantaisistes, mais ramenée à ses caractères psychologiques essentiels ».

Nous nous contenterons pour l'instant de remarquer, en passant, que la soudaineté habituelle d'apparition de l'amour, ses coups de foudre, si souvent observés, s'accommodent mal d'une théorie, qui place à l'origine de la passion un tel travail insidieux, lent, dont la matière est elle-même douteuse. Quant à l'importante hypothèse qui attribue à l'amour une nature pathologique, nous nous réservons d'en apprécier ultérieurement la valeur, avec tous les détails que comporte cet examen et dans lesquels, on le conçoit, nous ne pouvons entrer à présent.

Une opinion analogue paraît néanmoins avoir été adoptée par le plus grand nombre des psychiâtres, à en juger du moins par ces quelques lignes que consacre M. Féré[1] à l'amour : « Krafft-Ebing s'est en vain efforcé

(1) Dr Charles Féré. *La famille névropathique*, 2e édit., p. 15. Paris, Alcan.

d'établir, au point de vue médico-légal, des barrières entre les mouvements passionnels, dits physiologiques, les mouvements passionnels pathologiques et les états vésaniques proprement dits. Ce n'est pas sans raison non plus que J. Franck [1] décrit l'amour effréné comme une maladie nerveuse : on ne devient fou d'amour que quand on avait un amour de fou. »

Nous n'argumenterons pas plus sur cette thèse que sur la précédente, puisque nous devons leur consacrer plus loin les développements qu'elles méritent.

Mentionnons enfin, pour être complet, la théorie du Dr Maurice de Fleury, qui assimile l'amour non plus à une névrose, mais à une intoxication.

A moins qu'il ne s'agisse d'une « intoxication par l'idée », hypothèse que nous avions d'abord soupçonnée, mais que les quelques détails dans lesquels est entré l'auteur ne nous ont pas confirmée — d'ailleurs cette opinion reviendrait alors à la théorie de M. Janet

(1) J. Franck. *Traité de pathologie interne* (trad. Bayle), t. III, p. 143.

sur l'action de l'idée fixe — nous ne trouvons à cette manière de voir aucune raison réellement convaincante.

Le Dr M. de Fleury ne donne en effet aucun fondement positif à sa conception. Tout d'abord, il ne précise en aucune façon la nature du toxique dont il s'agirait; il ne nous dit rien, ni sur son genre, ni sur sa composition supposée, chimique ou autre, ni surtout sur ses voies d'introduction. Il rapporte certaines expériences, tendant à démontrer les effets du prétendu toxique, et d'après lesquelles des phénomènes de dynamogénie circulatoire et respiratoire se développeraient chez le sujet par la seule présence de l'objet de sa passion. Or, ce sont là des effets qui, outre qu'ils stigmatisent bien imparfaitement une intoxication, excluent par leur généralité banale tout essai d'interprétation spéciale à l'amour en particulier, car ils se produisent dans la plupart des occasions *émotives sthéniques*, quelles que soient leur origine et leur nature. Ces expériences tendraient donc seulement à prouver que la présence de l'aimée peut déterminer chez l'amoureux une émotion

accompagnée d'excitation variable, ce que personne n'ignorait, pensons-nous, et ce sur quoi les expériences en question ne nous apprennent rien de nouveau.

§ 4. — En résumé, il résulte de l'examen critique auquel nous venons de soumettre le plus grand nombre des doctrines émises jusqu'ici par les littérateurs et les philosophes sur la nature et le mécanisme de l'amour qu'aucune d'elles ne paraît entièrement satisfaisante.

Quelques auteurs ont fait de l'amour un sentiment *particularisé*, non pas parce que doué d'attributs qui lui soient propres, mais seulement parce que *composé de plusieurs sentiments connus*; les autres croient le distinguer par un de ses caractères, qui n'est toutefois que secondaire, *l'intensité du désir* qui l'accompagne et que lui confèrent des causes relativement banales, alors que l'amour est au contraire un état tout à fait distinct, état spécifique, provoqué par un processus spécial.

L'insuffisance de ces théories autorise donc, comme nous l'avions fait prévoir, jusqu'à un certain point notre tentative.

CHAPITRE IV

L'AMOUR ET LES AMOURS

Sans qu'il soit besoin de rappeler ici les diverses et très nombreuses significations attribuées dans le langage vulgaire au mot *amour*, on nous accordera que ce terme possède une acception si étendue, tant de sens multiples, une telle indétermination qu'il est appliqué également, par exemple, aux choses, aux personnes, aux sentiments, sinon encore aux abstractions.

Pour nous en tenir à l'interprétation du seul amour, déjà qualifié de sexuel, il est aisé de remarquer que, même dans ce domaine ainsi restreint, il règne encore une large indécision, source permanente d'obscurité, de confusion, d'erreurs. La cause en est due à ce que cette dénomination unique d'amour

couvre, à notre avis, de sa même appellation une masse de sentiments, et surtout de tendances, s'organisant en des modalités distinctes qui n'ont entre elles que ce point de commun, à savoir qu'elles procèdent pour une part de l'instinct sexuel, encore que le rôle de ce facteur qui paraît essentiel dans leur genèse soit relativement variable.

Ces rapports étroits, qui existent entre l'instinct sexuel et l'Amour, expliquent que la grande majorité des auteurs, philosophes et littérateurs, aient associé ces deux termes, dans une presque parfaite équivalence et aient été amenés de la sorte à ne plus distinguer entre le désir et l'Amour.

Certes, cette distinction paraît malaisée à établir, mais surtout entre l'amour compris au sens vulgaire et le désir. Si nous voulons séparer, d'une part les manifestations de l'instinct sexuel avec désir et sans amour, de celles qui d'autre part s'en accompagnent, nous pensons y arriver aisément, pour peu que nous en venions à une analyse rigoureuse.

Ce qui complique le problème singulière-

ment en effet, c'est que, tout d'abord, le mode de satisfaction du désir sexuel est commun à l'instinct vulgaire et à l'Amour, et que de plus le désir est capable, en s'associant à des sentiments, susceptibles de le dissimuler, de donner l'apparence d'un état nouveau qu'on croit être l'amour.

A l'égard du premier point, il est indéniable qu'en dépit de ce que peut avoir de choquant le fait au point de vue sentimental, l'Amour, si intellectuel, si tendre, si élevé soit-il dans ses premières démonstrations, tend à aboutir toujours à l'acte de possession, soit en dernière analyse au même résultat physiologique que vise tout autre mode de manifestation de l'instinct sexuel. Mais cette analogie indique-t-elle autre chose, sinon que le désir est un élément commun, capable soit de se présenter isolément, soit de s'associer à l'Amour.

L'importance de son rôle paraît en ce sens d'autant moins certaine qu'il sera aisé d'établir que le désir ne constitue dans ces cas qu'un caractère *secondaire* de la passion amoureuse.

Pour ce qui est du second point, il s'agit d'un problème plus difficile, car nous avons à distinguer de la passion amoureuse, le désir, non plus isolé cette fois, mais aggloméré à des sentiments divers dont l'ensemble peut par sa synthèse simuler l'Amour, et c'est en réalité là la confusion la plus ordinaire.

Ici, nous demanderons pour la définition suivante, encore que certaines présomptions, contenues dans les remarques précédentes, l'autorisent déjà en partie, le bénéfice d'un *a priori* transitoire, car le critérium qu'elle nous offrira alors, nous permettra de mieux répondre à cette question préalable, et se justifiera au surplus presque aussitôt par les éliminations raisonnées, auquel il nous amènera dans l'examen des diverses manifestations de l'instinct sexuel, avant que ne le légitiment complètement les considérations ultérieures.

L'AMOUR EST UNE ENTITÉ ÉMOTIVE SPÉCIFIQUE, CONSISTANT DANS UNE VARIATION, PLUS OU MOINS PERMANENTE, DE L'ÉTAT AFFECTIF ET MENTAL D'UN

SUJET, A L'OCCASION DE LA RÉALISATION — PAR LA MISE EN ŒUVRE FORTUITE D'UN PROCESSUS MENTAL SPÉCIALISÉ — D'UNE SYSTÉMATISATION EXCLUSIVE ET CONSCIENTE DE SON INSTINCT SEXUEL, SUR UN INDIVIDU DE L'AUTRE SEXE.

LE PLUS SOUVENT CE PHÉNOMÈNE NE VA PAS SANS L'EXALTATION DU DÉSIR.

Reprenons, en les commentant succinctement, chacun des termes de notre définition :

1° En qualifiant l'Amour d'*entité émotive spécifique*, nous entendons signifier que s'il appartient par ses caractères généraux à la catégorie affective, il est néanmoins irréductible à tout autre sentiment; en d'autres termes, il est aussi peu assimilable à tous les autres états émotifs reconnus (plaisir, peine, sympathie, égoïsme, émotions esthétiques, etc.) que ces derniers ne le sont les uns aux autres;

2° La *systématisation exclusive et consciente du désir sexuel à un sujet déterminé de l'autre sexe* consiste dans l'exclusivisme absolu du choix d'une personne élue entre toutes les autres du même sexe. Ce caractère est no-

toire; il est donc peu nécessaire d'y insister, pas plus que sur le fait de conscience dont s'accompagne l'éclosion de l'Amour;

3° Le *processus mental spécial* que nous invoquons pour légitimer cette sélection, est en rapport avec un mode particulier de fonctionnement du mécanisme général de la connaissance, sur lequel nous aurons d'ailleurs à nous étendre plus tard; il diffère, en tout état de choses, et c'est là son caractère spécial, des mobiles quelconques, regardés en la circonstance, par la plupart comme les vraies causes de l'amour;

4° Quant à l'*exagération du désir*, elle ne représente qu'un caractère secondaire, indirect, et résultant seulement de la concentration de la tendance instinctive du sujet; celle-ci ne diffusant, ni ne s'égarant plus de part et d'autre, mais se réservant pour un objet déterminé, acquiert, par ce seul fait de sa systématisation, une puissance plus considérable.

Considérons maintenant que de ces signes primordiaux, dont l'ensemble est exprimé par la définition précédente de l'Amour, le premier, l'*irréductibilité absolue* à tout autre

sentiment, est un fait de conscience. L'individu a conscience qu'il est ou non amoureux, c'est-à-dire qu'il éprouve une nouvelle sensation — cœnestésique? — spéciale, qu'il n'a jamais ressentie. Il lui est fort malaisé de la définir, sinon par des comparaisons dont il reconnaît lui-même qu'elles demeurent imparfaites. A cet égard, en outre de confidences privées qu'il a été donné à chacun de provoquer et que nous avons recherchées, il nous serait facile d'invoquer le témoignage de la plupart des auteurs, qui décrivent l'amour différant de tout, et affirment qu'à tenter de se le représenter sans l'avoir ressenti, l'on risque d'en obtenir une image assez semblable à celle que posséderait d'une couleur un aveugle-né.

Le second terme de notre définition, qui porte sur la *systématisation à un objet* s'impose par la seule évidence matérielle.

Quant au troisième terme, nous en réservons, ici, l'interprétation étendue, car elle nous occupera longuement, plus loin; et, on l'acceptera *a priori*, pour un instant, quand nous aurons fait valoir à son appui,

comme premier motif, au moins de présomption, que l'hypothèse dont il s'agit, substitue à des vues métaphysiques ou pathologiques, une tentative d'interprétation psychologique, dont nous démontrerons d'ailleurs la concordance avec la réalité des faits observés.

Le dernier des termes de la même définition, *l'exagération du désir*, est aisé à comprendre, admis par tous, et nous avons dit ce qu'on en devait penser, quant à la relativité de son rôle.

L'Amour représente donc pour nous une modalité de l'instinct sexuel, mais une modalité différenciée de toutes les autres par des caractères génériques : 1° sa nature propre d'*entité spécifique*, irréductible à tout autre état émotif; 2° la *systématisation du choix*, qui y est *absolue*, le choix demeurant spécialisé à un individu de l'autre sexe et à celui-là seul; 3° la *cause* de cette systématisation du choix, qui résulte, non pas de l'influence des divers mobiles, d'origine externe ou interne, invoqués à tort, mais de l'intervention d'un certain *processus mental, spécialisé*, uniforme.

Toutes les autres manifestations vulgaires, quelles qu'elles soient, de l'instinct sexuel, confondues avec l'Amour, méritent donc d'en être séparées, et cette distinction s'impose d'abord. Nous justifierons cette ségrégation, en analysant ces modalités dans les deux catégories suivantes où on peut les ranger toutes :

I. *Non systématisation de l'instinct sexuel.* — La satisfaction de l'instinct est recherchée, *sans choix appréciable*, avec un individu plus ou moins quelconque de l'autre sexe.

II. *Systématisation relative.* — Le choix est *relativement* spécialisé à un individu de l'autre sexe, mais il existe des mobiles apparents, expliquant cette sélection, autrement que par l'Amour. Ceux-ci sont, soit d'origine externe (qualités de l'objet choisi), soit d'origine interne consciente (exagération du désir chez le sujet qui choisit).

Ce sont, parmi ces avatars du désir sexuel, les derniers qui simulent le mieux la passion amoureuse.

I. *Non systématisation.* — Dans tous les

cas que nous groupons sous cette caractéristique, le besoin sexuel tend à se satisfaire avec un individu quelconque de l'autre sexe; aucune préférence n'intervient.

On hésite, à l'égard de ces brutales démonstrations de l'instinct, à prononcer le mot d'amour : c'est là le *désir vulgaire*. Nous ne croyons pas devoir nous en occuper davantage, car il est hors de doute que ces modalités peu intéressantes de l'instinct sexuel se différencient très facilement de l'Amour.

II. *Systématisation relative.* — Il importe que nous nous expliquions sur la dénomination de « systématisation relative » que nous appliquons à cette classe (réservant à l'Amour le titre de « systématisation absolue »).

Au premier abord, il semble, en effet, qu'entre ces manifestations de l'instinct sexuel que nous nous proposons d'étudier ici et l'Amour, il est un trait commun : la présence d'un choix restreignant le désir à un seul objet. Néanmoins, un examen plus attentif permet d'établir dans ce choix même une distinction. Le choix ici ne se fixe sur

un individu qu'en raison de l'intervention de différents mobiles, vulgaires, aisément reconnaissables, d'une action banale, en ce qu'elle s'exerce au même titre à l'égard de diverses motivations de l'individu en d'autres circonstances. C'est ainsi que la vanité peut déterminer le choix sexuel d'un sujet, pour une personne en particulier; mais le même défaut persistant de l'individu, qui d'ailleurs le caractérise, se retrouvera également à l'origine d'autres de ses désirs. Au contraire, la tendance dont procédera le choix de l'Amour lui est propre, et ne s'exercera à l'occasion d'aucun autre but; la systématisation est donc absolue à tous égards.

On ne saurait trop insister sur ce point, sincèrement mis en relief par von Hartmann, à savoir que « le choix de l'amour paraît capricieux ». C'est précisément parce qu'il n'est réellement motivé, bien qu'il en semble parfois, ni par les qualités physiques, ni par la valeur psychique de l'objet, pas plus que par des dispositions spéciales du caractère du sujet. Et c'est là au surplus ce en quoi il se sépare nettement des autres choix sexuels,

puisqu'il ne reconnaît aucun des motifs, soit extérieurs, soit intérieurs, qui, décidant une certaine sélection, exagérant par suite le désir, forment ces combinaisons trompeuses qui ont permis aux divers auteurs de se croire en présence de l'Amour et de lui attribuer alors les mobiles variés qu'ils constataient.

Nous n'oserions affirmer à un autre point de vue que la passion amoureuse elle-même soit indemne de toute adjonction de sentiments connus; mais ceux-ci, s'ils apparaissent, ne figurent qu'à titre d'associés, et ne jouent en aucun cas dans l'Amour le rôle provocateur. Ils demeurent donc l'apanage exclusif de ces manifestations de l'instinct sexuel, dans lesquelles le choix ne se fixe sur un individu que grâce à leur intervention, et c'est leur influence évidente, que plusieurs auteurs ont, à tort, généralisée de ces cas à l'Amour, dont ils n'ont que les apparences.

Dans cette catégorie (systématisation relative), l'on peut distinguer plusieurs variétés, d'après l'origine de ces mobiles connus. Pour un certain nombre de cas (*a*), le choix d'une

personne de l'autre sexe est motivé et fixé chez l'individu par les qualités physiques ou morales propres à cette personne. L'exaspération du désir est secondaire, provenant de la concentration opérée par le choix. L'association affecte des apparences passionnelles.

Dans d'autres cas (*b*), au contraire, le désir est plus intense chez le sujet, soit que cette intensité reste (§ 1) *normale*, soit qu'elle ait une origine (§ 2) *pathologique*.

a. — La systématisation relative de l'instinct normal provient ici des qualités de l'objet du choix. Il n'est pas besoin, croyons-nous, d'entrer en de longs développements pour établir que dans un nombre de cas, relativement élevé, la beauté, la richesse, l'intelligence,... etc. d'une personne, constituant sinon les facteurs uniques, du moins des motifs puissants, suffisent à déterminer, chez un individu, une sorte d'entraînement qui le pousse à la rechercher, à la *distinguer*, suivant l'expression populaire. C'est alors que le sujet éprouve pour elle une inclination, dont l'intensité variera généralement en raison des attributs que nous venons de citer

et qui seuls l'ont motivée. Ajouterons-nous, à l'appui, le fait est d'expérience banale, qu'une femme jolie est, en effet, plus remarquée et plus apte à inspirer des désirs de ce genre.

Ces cas diffèrent, sans contestation, de l'Amour, tel que nous l'avons défini, et il n'importe pas, pour les interpréter, de recourir à l'invocation d'aucune cause occulte. La raison du choix sexuel est évidente, de même qu'il est certain que sa sélection entraîne par elle-même, secondairement, comme nous l'avons montré, l'augmentation d'intensité du désir.

Ici, d'une part le choix relativement exclusif à un objet, d'autre part l'accompagnement de ce premier sentiment par un désir excessif forment un ensemble passionnel, ressemblant jusqu'à un certain point à l'Amour, mais dont l'apparence trompeuse ne résiste pas à l'analyse, même sommaire, car celle-ci a bientôt fait de réduire ce complexus illusoire aux éléments que nous lui avons déterminés, éléments bien connus et relativement étrangers à ceux qui composent la passion amoureuse.

b. — § 1. *Systématisation relative de l'instinct sexuel, en raison des dispositions individuelles du sujet normal.* — Entre autres conséquences, la fréquence des cas que nous venons d'examiner, a eu pour résultat d'amener les romanciers à nous montrer habituellement l'héroïne d'un drame de sentiment, en possession de toutes les perfections physiques, parée de toutes les grâces et de toutes les vertus — sinon de vices séduisants, plus dangereux encore — réunissant en un mot un ensemble de qualités du cœur et de l'esprit des plus attrayants.

D'autres fois, néanmoins, ce ne sont plus les qualités de l'objet de la passion qui paraissent motiver le choix qu'en fait le héros, mais bien certaines dispositions de ce dernier, en vertu desquelles il aurait contracté l'inclination d'apparence amoureuse.

Nous ne pouvons ne pas reconnaître que ces dispositions qui se réduisent, d'une part à l'exagération du penchant sexuel seul, d'autre part à certaines habitudes sexuelles personnelles, ou enfin à des sentiments excessifs et tels que l'amour-propre, la curiosité, la va-

nité, l'orgueil, l'amitié, soient susceptibles, à des titres différents, de fixer jusqu'à un certain point, sur une personne déterminée, le désir sexuel qui se trouvera, par cela seul, gagner en intensité. Il peut arriver même que plusieurs de ces tendances soient en réalité, par leur association, les facteurs du choix, et que, du fait même de cette association entre elles, les caractères de chacun des composants émotifs, devenant plus indistincts, donnent alors l'illusion de former un sentiment nouveau ou au moins spécial. C'est ce sentiment alors qui donne l'illusion d'être l'Amour.

Il est toutefois aisé de comprendre ce qu'il en est dans tous ces cas, puisqu'il ne s'agit jamais que de sentiments relativement vulgaires, ou mieux d'une combinaison de ces sentiments avec un désir, exagéré secondairement, alliage qui ne saurait être comparé, ni dans son essence, ni dans ses causes, à l'Amour.

Nous devons néanmoins expliquer à cette place comment nous concevons, en ce qui concerne l'un de ces mobiles que nous avons

appelé *penchant sexuel exagéré*, sa différence avec l'exacerbation du désir amoureux. Nous entendons par penchant sexuel, en tant que cause d'une relative systématisation de l'instinct, une sorte d'éréthisme général, qu'a bien décrit M. Max Nordau[1], dans une étude sur laquelle nous aurons à revenir; ce serait une disposition physique momentanée du sujet, qui le porte à fixer son choix sur le premier individu de l'autre sexe qu'il rencontrera, par le fait seul que son penchant se trouve excessif *à ce moment*. Guy de Maupassant a nettement exposé un cas de ce genre dans *Notre cœur*. Lassé des misères d'une liaison avec une femme du monde, bien que fort désirable, l'amant, pour l'oublier, se retire à la campagne, mais ne tarde pas, l'hygiène d'une vie au grand air et la continence aidant, à subir une excitation toute physique, une poussée animale de l'être, qui le conduit, en dépit de l'ancienne passion, à prendre pour maîtresse une jeune paysanne inculte.

En ce qui concerne les autres mobiles,

(1) Max Nordau. *Paradoxes psychol.* Tr. fr. Paris, F. Alcan.

internes par opposition avec ceux que nous avons étudiés dans le paragraphe précédent et qui seraient *externes*, on citerait sans profit un grand nombre d'exemples; car, *ici*, il est également facile de se rendre compte que le mode d'action, au point de vue de la systématisation de l'instinct sexuel, des différents tempéraments, des caractères, des goûts, des aspirations, tous éléments essentiellement variables avec les sujets, est susceptible de prêter à de multiples développements, de fournir en quelque sorte autant de monographies particulières, dont nous n'avons à retenir ici que leur caractère fondamental, le trait d'union commun, soit l'intervention évidente chez l'individu de différents états affectifs, au reste connus de lui et pouvant l'être de nous, dans la détermination de son choix sexuel. Cette intervention, dont la résultante est un sentiment relativement aisé à déterminer, est suffisamment apparente ici encore, pour que nous soyons en droit d'éliminer les phénomènes de cet ordre du cadre de l'amour vrai, dont la nature et les causes ne sont ni aussi nettes, ni aussi banales.

§ 2. *Systématisation relative de l'instinct sexuel, en raison de dispositions individuelles du sujet malade.* — Nous venons de voir que, soit par l'effet de certaines qualités de l'objet, soit sous l'influence de dispositions particulières, mais normales du sujet, le désir sexuel général se systématisait relativement, augmentant par suite d'intensité et que, par la combinaison variable de ces deux caractères, il se différenciait de l'instinct banal au point de simuler l'Amour, cette inclination restant néanmoins distincte, en ce qu'elle consiste en un aggloméré de sentiments vulgaires, ne différant nullement des diverses émotions auxquelles elle doit son existence, et par là non spécifiée dans sa nature, autant qu'évidente dans ses causes.

Il ne nous reste guère qu'une dernière éventualité à examiner, c'est celle de la relative systématisation encore, sur un objet, s'accompagnant de désir, plus intense cette fois, mais cela en raison des dispositions *anormales* du sujet : ces cas ressortissent à ce qu'on a désigné sous le nom d'*amours morbides*. Ce terme indique assez à lui seul qu'il

nous serait permis de ne les point mentionner, car ces déviations appartiennent, non plus au domaine de la psychologie, mais à celui de la pathologie.

Quoi qu'il en soit, nous en dirons quelques mots, sinon pour compléter notre travail, du moins pour rechercher si dans ce domaine nous ne trouverions pas, par hasard, des éléments d'étude qui, par leur grossissement pathologique, nous aideraient ensuite dans notre analyse du mécanisme normal de l'amour. On sait, en effet, quels services la pathologie est capable de rendre parfois pour scruter les phénomènes physiologiques. Est-il besoin de rappeler ici l'étude des aphasies, soupçonnée seulement jusqu'à la découverte de Broca ?

Pour en revenir aux amours morbides, nous verrons, en effet, par la suite, que ces altérations de l'Amour, si l'on peut dire, ces déformations nous permettront, en isolant certains de leurs éléments constitutifs, de parvenir ainsi à une compréhension de ce sentiment, mieux en rapport avec la réalité.

Rappelons tout d'abord que, dans un tra-

vail récent, P. Blocq[1] en a réduit les multiples modalités aux types suivants : « On peut les ranger, dit-il, en trois catégories, selon que l'instinct est aboli : *impuissance*, *agénésie* ; exagéré : *satyriasis*, *nymphomanie*, ou perverti. C'est dans cette dernière catégorie, qui comprend l'*onanisme*, le *fétichisme*, le *masochisme*, le *sadisme*, que rentre l'inversion. Celle-ci est caractérisée par l'attraction sexuelle qu'éprouvent les uns pour les autres des individus du même sexe (homosexualité). »

Nous ne considérerons, au surplus, parmi ces différentes maladies de l'instinct de reproduction, que celles où peut se rencontrer une spécialisation relative des désirs sexuels, commune en apparence avec celle de l'amour, c'est-à-dire celles où l'instinct est *perverti*, car son abolition ou son exagération demeurent en dehors de notre définition. Or, l'énoncé seul de la définition que nous avons donnée de l'amour, impliquant l'hétérosexualité, écarte définitivement cette dernière spéciali-

(1) Dr Paul Blocq. *Études sur les maladies nerveuses* (Paris 1894).

sation relative. Ce choix exclusif, allant du fétichisme jusqu'à l'inversion ou la bestialité, reconnaît d'autre part une origine nettement pathologique, et il nous suffira de démontrer que l'Amour est le jeu régulier d'un mécanisme normal, ce dont on nous fera crédit pour un instant.

III. — Les causes de la confusion de termes que nous avons incriminée au début de ce chapitre vont devenir maintenant plus évidentes.

En réalité, cette confusion provient, d'une part, de ce qu'on a assimilé l'Amour à divers autres sentiments connus, d'autre part de ce que cette modalité de l'instinct sexuel s'accompagne, elle aussi, de l'exaspération du désir.

§ 1. — C'est ainsi qu'on a réuni sous le terme univoque, sinon équivoque d'amour, l'amitié, l'estime, l'amour de la beauté, de l'intelligence, en tant qu'ils s'associent, soit isolés, soit diversement combinés, au désir sexuel.

§ 2. — De même, on a confondu aussi sou-

vent l'Amour avec l'exagération du désir sexuel, sans remarquer qu'on ne saurait conférer de spécificité au désir, même excessif, car il demeure en tout cas un attribut banal.

On peut observer d'abord qu'il est secondaire au choix, quel que soit le mobile de celui-ci, et que la raison commune de son exaspération, dans tous ces différents cas, consiste seulement dans sa concentration.

De plus, la même exaspération peut également résulter d'un très grand nombre de causes, aussi bien physiologiques que pathologiques, ce qui exclut à son égard l'idée d'entité, qui convient à l'Amour.

§ 3. — La question a peut-être été rendue plus obscure encore, en ce que certains auteurs ont eu recours à des hypothèses métaphysiques. Se rendant compte que les motifs, invoqués par la plupart pour expliquer la genèse de l'Amour, sont plus apparents que réels, ils ont, sous la mise en demeure de l'inconnu, assigné à l'Amour une origine *divine*, comme la Vénus des anciens, le Cupidon aux traits aveugles des poètes, *surnatu-*

relle comme le Génie de l'espèce de Schopenhauër, l'Inconscient de von Hartmann, la possession démoniaque de quelques autres ou *pathologique*, telles que le simple détraquement intellectuel, ou l'obsession morbide, invoqués par les savants modernes.

En résumé, il résulte des considérations et des remarques précédentes :

I. Que, dans la masse variable des formes multiples, susceptibles d'être revêtues par les diverses manifestations de l'instinct sexuel chez l'homme civilisé, et actuellement confondues sous le nom d'*amour ;*

II. Les unes, plus *communes*, représentent des *formes élémentaires*, indistinctes, caractérisées par la satisfaction sans aucun choix (sans *systématisation*) du désir issu de l'instinct, avec un individu de l'autre sexe ;

III. Les autres, plus *rares*, *formes de transition* déjà plus différenciées, se distinguent, il est vrai, par l'existence d'un choix. Mais celui-ci est sans consistance extrême (*systématisation relative*), toujours déterminé, soit

conditionné par des causes banales, aisées à découvrir, telles que les qualités de l'objet, et certaines dispositions normales, transitoires, ou anormales, permanentes, du sujet. Ces formes, elles non plus, ne diffèrent pas par leur nature ou par leurs causes des divers sentiments et mobiles *vulgaires*, auxquels ils sont donc plus ou moins assimilables;

IV. Il persiste enfin, après ces éliminations, une dernière *forme exceptionnelle*, forme bien *différenciée*.

Celle-ci se distingue, à l'opposé des précédentes, par des signes, qui la séparent nettement de toutes les autres modalités de l'instinct sexuel, qui permettent en conséquence de lui conférer une légitime indépendance, et de la considérer comme une entité spécifique. Elle l'est en effet : *a*, par sa *nature* propre qui n'est assimilable à nul autre sentiment connu, simple ou complexe; *b*, par la *systématisation absolue* du choix, inconnue partout ailleurs; *c*, par l'absolu de la sélection et la *spécialité de la cause* qui l'engendre, cause qui n'a rien de comparable aux motifs

vulgaires, insuffisants, eux, pour la développer, alors que seuls ils dirigent au contraire la sélection relative des autres cas ;

V. C'est à cette forme spéciale de l'instinct de la reproduction et à celle-là, seule, que nous réservons en conséquence la dénomination : Amour.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE V

CARACTÈRES DE L'AMOUR

Déjà, nous avons établi, d'une part, qu'aucune des interprétations proposées pour expliquer l'amour, ne paraissait convenir, au point de vue scientifique, que d'autre part ces insuccès des tentatives précédentes résultaient d'une confusion sur le terme, grâce à laquelle on s'accordait à décrire indistinctement sous le même nom les modalités quelconques du choix sexuel. On n'avait sans doute pas, comme nous venons de le faire, recherché préalablement à déterminer d'une façon précise les caractères différentiels qu'offre en réalité la passion amoureuse.

Il nous suffira donc, dès à présent, d'expo-

ser, et de légitimer, puis d'interpréter notre définition pour remplir la seconde partie de notre tâche.

La qualité essentielle, véritablement *spécifique* de l'amour, en ce qu'elle lui appartient en propre, consiste, avons-nous vu, en la systématisation absolue du désir sexuel, effectuée par la mise en jeu d'un processus psychique spécial. Toutefois, en outre de ce caractère principal, fondamental, permanent, il existe d'autres signes, à notre avis secondaires, accessoires, instables, que nous devons maintenant mettre en relief, non seulement en raison de ce que, plus facilement appréciables, ils ont pu, considérés par d'autres comme prédominants, donner le change et motiver les erreurs doctrinales, combattues déjà, mais encore afin de rendre notre conception aussi complète que possible.

En vertu du procédé général d'étude, dont nous avons indiqué l'évolution à deux stades au début de cet essai, l'observation des amoureux, plus facile que l'étude abstraite qui nous occupe surtout, va nous fournir les éléments nécessaires à une généralisation

ultérieure et dont le résultat nous procurera précisément la solution cherchée. La description des amoureux fut, en effet, et demeure encore le thème inépuisable sur lequel s'exerça le talent des littérateurs. Mais d'autre part, nous avons constaté qu'un très grand nombre des passions ainsi décrites n'étaient que des modalités sans intérêt, des manifestations plus ou moins quelconques de l'instinct sexuel, et non celle-là seule dont nous devons nous occuper : elles représentent, pourrait-on dire, les pseudo-amours et non pas l'Amour.

Eh bien, cette seule constatation nous amène déjà à reconnaître à l'Amour un premier caractère objectif, secondaire puisqu'il n'intéresse en rien l'essence même du sentiment, et qui est constitué par sa relative *rareté*. Que l'on défalque en effet du nombre considérable d'unions sexuelles possibles, la quantité représentant approximativement, d'une façon aussi grossière que ce soit, les rapprochements où n'intervient aucun choix motivé pour fixer le désir, on se rendra compte de l'importante diminution de chiffres qu'entraî-

nerait pour la masse, prise comme base, une telle opération. Quant au résultat de cette soustraction, il est loin encore d'être définitif; dans notre hypothèse, il représenterait seulement, en effet, les unions à l'accomplissement desquelles préside une certaine sélection. Mais là, de nouvelles éliminations sont nécessaires. La majorité dans ce groupe peut assurément être figurée par les mariages : or, il n'est pas téméraire d'affirmer que, chez la plupart des peuples, ce mode d'union, bien qu'opérant un choix, correspond rarement à une systématisation du désir sexuel, quelque relative soit-elle.

L'on peut remarquer que fort peu se passent d'intermédiaires, qui diffèrent suivant les nations et la classe sociale dont font partie les jeunes gens mariables, et vont depuis les parents, qui en cherchant à caser leur progéniture sont guidés — aussi bien à Sumatra, en Laponie, dans l'Afrique méridionale, que chez les anciens peuples, Romains, Germains, Lombards [1], etc., et même chez les Européens de nos jours — par des motifs d'ordre, ou

(1) Cf. Mantegazza. *L'amour dans l'humanité*, chap. VIII.

social, ou pécuniaire, ou personnel, jusqu'à l'agence matrimoniale, en passant par la famille et les amis. Le rôle des jeunes gens eux-mêmes demeure donc plus qu'effacé, et leur consentement vient ratifier un choix qui ne leur est pas dû.

D'ailleurs, les sociétés, à quelque degré de civilisation qu'elles appartiennent, interviennent généralement dans ces rapports pour les réglementer, pour faire de l'hyménée une sorte de contrat, notarié ou non, un acte quasi-commercial, rendant ainsi obligatoire l'existence et l'action des intermédiaires. Il est intéressant de rappeler également à cette occasion, que déjà les cours d'amour du moyen âge considéraient le mariage comme incompatible avec l'amour.

« Un époux, dit un troubadour [1], ferait quelque chose de contraire à l'honneur, s'il prétendait se comporter avec sa femme comme un chevalier avec sa dame, puisque la bonté de l'un ni de l'autre ne pourrait s'en accroître et qu'il n'en résulterait rien de plus pour eux que ce qui existait déjà de droit. »

1) Fauriel. *Histoire de la poésie provençale*, t. I, p. 506.

Quant aux unions sexuelles qui se contractent en dehors du mariage, un grand nombre rentre dans la classe dite des systématisations relatives, car pour beaucoup d'entre elles la spécialisation du désir, ou son intensité d'apparence amoureuse s'explique par ces raisons si variées que nous avons examinées.

Cette revue rapide des faits, montrant la rareté de l'amour, opinion qui trouverait au surplus sa confirmation dans la manière de voir du sens commun et des littérateurs, auxquels ce sentiment apparaît comme anormal, étrange (en partie, en raison de son peu de fréquence) nous contraint à revenir aux descriptions de ces derniers. La rareté du sentiment, que nous avons constatée, impliquant une pénurie de sujets, il nous deviendrait en effet, difficile de recourir à l'observation directe, le champ de telles investigations étant par sa nature fort limité, et le nombre des amoureux vrais se trouvant en outre des plus restreints. Au reste, la conscience littéraire et le sincère talent des auteurs auxquels nous comptons emprunter leurs observations, nous

seront sûrs garants de la vérité des types qu'ils ont pris pour modèles.

De plus, en ce qui concerne la notation de ces caractères objectifs de l'amour, les littérateurs se sont bornés à approfondir en quelque sorte les constatations premières du sens commun ; car, en raison précisément de ce caractère de rareté, propre à la passion amoureuse, les moindres particularités extérieures se rattachant à son apparition chez les individus, à ses manifestations visibles dans les actes des amants, se sont imposées à l'attention, même du vulgaire, et ont par là attiré celle des littérateurs.

L'amour, en effet, surprend, non seulement parce qu'il est peu commun, mais parce qu'il se manifeste encore d'une façon propre à impressionner fortement l'esprit. La *soudaineté* de son apparition, ce que Stendhal appelait le « coup de foudre », ce qui fournit à Pailleron le titre d'une de ses comédies, l'*Étincelle*, constituerait ainsi un second caractère accessoire de l'amour, et non le moins curieux.

La raison cachée de cette métamorphose subite d'un individu, parfois insoucieux de

la femme, contempteur de l'amour, en un amant éperdûment épris d'une inconnue qui prévaudra de suite sur toutes les personnes, auparavant les plus chères, la cause de cette brusque transformation, due au hasard d'une rencontre fortuite, non voulue, a passionné jusqu'aux philosophes. Car il ne s'agit pas ici d'une lente cristallisation de sentiments, recouvrant peu à peu le désir, expliquant facilement sa spécialisation, semblant par là, tout en dissimulant l'âpreté originelle de l'instinct sexuel sous la parure de l'admiration, de l'amitié, de la sympathie, du goût esthétique, excuser en même temps la violence qu'ils lui communiquent : c'est l'intrusion brutale d'un sentiment nouveau, qui, du fait de sa nouveauté même, étonne, inquiète, trouble, révolutionne bientôt l'âme, sans que toutefois elle se trompe sur la nature de cet hôte imprévu.

Le langage lui-même des amants est à cet égard tout à fait significatif. Écoutons Dante parler de sa première rencontre avec Béatrice, qu'il aperçoit, enfant, dans le cadre sévère d'une église de Florence : « A cet instant, dit

le poète[1], l'esprit de vie qui réside dans la chambre du cœur la plus secrète, se mit à trembler avec tant de force qu'il se manifestait terriblement dans mes pulsations. Et tout en tremblant il proféra : *Ecce Deus fortior me qui dominabitur mihi !* »

A côté de cet amoureux d'une chaste figure de rêve, entrevue dans un décor mystique, si nous plaçons le chevalier des Grieux, dans la cour banale d'un hôtel d'Amiens, attendant avec un ami pour se distraire, l'arrivée du coche d'Amiens, le langage qu'il tiendra en voyant descendre de la voiture publique Manon, accompagnée d'un homme âgé, ne sera pas cependant sensiblement différent, quant aux impressions qu'il exprime : « Elle me parut si charmante que moi, qui n'avais jamais pensé à la différence des sexes, ni regardé une femme avec un peu d'attention, moi, dis-je, dont tout le monde admirait la sagesse et la retenue, je me trouvai tout à coup enflammé jusqu'au transport[2]. »

Dans les deux cas que nous venons de

(1) Dante. *Vita Nuova.*

(2) L'abbé Prévost. *Manon Lescaut.*

citer, encore qu'ils soient opposés pour ce qui est des circonstances accessoires de tempérament et de mise en scène, l'on voit apparaître nettement, à la naissance du sentiment, cette même soudaineté qui la caractérise et dans l'un et l'autre exemple s'accompagne d'une identique absence de causes apparentes. Il demeure évident à cet égard que le charme de Manon, invoqué par des Grieux, est loin de constituer une raison suffisante. Le chevalier ne devient pas amoureux parce que la jeune femme lui paraît si charmante, c'est au contraire, serait-on plutôt tenté d'affirmer avec quelque vraisemblance, parce qu'il est déjà amoureux qu'elle lui semble aussi délicieuse.

Au surplus, cette caractéristique essentielle de la passion amoureuse, constituée par le défaut de motifs tangibles qui fit considérer l'amour comme étant d'essence divine ou surnaturelle, ou au moins, et plus couramment, comme déraisonnable, nous l'allons retrouver, portée cette fois à son plus haut degré, pourrait-on dire, dans toutes les autres manifestations extérieures de la passion amoureuse.

Celles-ci, on les synthétiserait, en quelque sorte, en ce mot : la domination. C'est cette emprise absolue du sujet, cette possession de tout son être, que chantaient déjà les premiers aèdes, célébrant Eros « grand, chaste, puissant par sa lance, ailé, courant dans le feu, impétueux, qui se joue des dieux et des hommes mortels, habile, rusé, qui tient toutes les clefs de l'Aither, de l'Ouranos, de la mer et de la terre [1] ! » De même les tragédies antiques, par la voix du chœur, affirment le pouvoir d'Aphroditè « la déesse invincible [2] », dont « Zeus le maître des dieux est l'esclave [3] ».

Il serait donc banal d'insister sur ce point, si la puissance de l'amour ne prêtait matière à une analyse des effets par lesquels elle se manifeste, analyse dont les résultats offrent, on le verra, une importance considérable. Or, l'on peut reconnaître parmi ces modes d'expression, toujours semblables, de la domination de l'amour, un certain nombre de

(1) *Hymnes orphiques*, V. Parfum d'Eros (tr. de Leconte de Lisle).
(2) Sophocle. *Antigone*.
(3) Euripide. *Les Troyennes*.

caractères, réductibles à trois types principaux, que nous allons examiner.

I. — Quelque honteuse ou irréalisable que soit une passion, l'amoureux le sait et cette considération ne suffit jamais à détruire le sentiment chez lui : il a conscience, soit de l'indignité d'une liaison, soit de l'impossibilité de la réaliser, et continue malgré les conséquences souvent tragiques d'une telle persévérance, soit à aimer l'objet indigne, soit à désirer sa possession. C'est ainsi que dans le roman de Gœthe[1], à la dernière entrevue de Charlotte et de Werther, la jeune femme tente encore de dissuader l'amoureux de poursuivre un but inaccessible : « N'y aurait-il donc dans le monde entier, s'écrie-t-elle, aucune femme qui pût remplir les vœux de votre cœur? Gagnez sur vous de la chercher et je vous jure que vous la trouverez. Depuis longtemps, et pour vous et pour nous, je m'afflige de l'isolement où vous vous renfermez. Prenez sur vous. Un voyage vous ferait du bien sans aucun doute. Cherchez un objet digne de votre amour, et revenez

(1) Gœthe. *Werther* (Ed. Charpentier).

alors : nous jouirons de la félicité que donne une amitié sincère.

« On pourrait, répondit-il avec un froid sourire, imprimer tout cela et le recommander aux instituteurs... »

C'est que Werther sait bien qu'il lui serait impossible de trouver une autre Charlotte. Il a, d'ailleurs, voyagé, changé de milieu, d'habitudes, de mœurs, et s'est vu contraint d'abandonner toute occupation, toute ambition, tout honneur, préférant, parce qu'elle y vit, le modeste et calme hameau où demeure celle qu'il aime, aux fêtes mondaines, dont elle est absente. Cependant, il ne s'illusionne en aucune façon sur la réalité. « Je ne puis pas, a-t-il déjà noté, faire cette prière : « Mon Dieu, laisse-la-moi ! » et pourtant il me semble souvent qu'elle est mienne Je ne puis pas dire non plus : « Donne-la-moi ! » car elle est celle d'un autre. »

Un autre passage est également caractéristique : « Jamais, écrit Werther à son ami Wilhelm, je n'avais vu ses lèvres plus charmantes... Je penchai la tête et je fis ce serment : « Non, jamais ! jamais je n'oserai im-

primer un baiser sur vous, ô lèvres, lèvres sur lesquelles voltigent les esprits célestes ! » Et cependant je veux !... Ah, vois-tu ! il y a comme un mur de séparation devant mon âme. »

N'avons-nous pas vu également Catulle, malgré les trahisons de Lesbie, Properce en dépit des infidélités de Cynthie, ne pouvoir abandonner leurs maîtresses. « Les philtres dont la marâtre d'Hippolyte se servit en vain pour combattre la froideur du jeune héros, tous les sortilèges de Circé, tous les poisons de Médée ne sauraient, chante Properce [1], me détacher de Cynthie. »

Car, dans tous ces cas, comme le remarque si justement Stendhal [2] « s'il se présente une absurdité à croire, comme il faut, pour l'amant, la dévorer ou renoncer à tout ce qui l'attache à la vie, il la dévorera, et avec tout l'esprit possible, niera dans sa maîtresse les vices les plus évidents et les infidélités les plus atroces. C'est ainsi que dans l'amour-passion, avec un peu de temps, tout se pardonne. »

(1) Properce. *Elégies* (liv. II, él. I).
(2) Stendhal. *De l'amour.*

II. — C'est qu'aussi l'image de l'être aimé ne disparaît jamais de l'esprit de l'amoureuse ou de l'amant. Toutes les pensées se rattachent à celle-là seule, toutes les sensations sont capables d'en évoquer le souvenir, et sans cause extérieure même la figure aimée s'impose.

Werther, par exemple, ne peut chasser de lui-même l'image de Charlotte : « Comme cette image me poursuit! dit-il. Que je veille, que je rêve, elle emplit toute mon âme; ici, quand je ferme les yeux, ici, dans mon front, où se concentrent toutes les forces visuelles, ses yeux noirs y sont toujours, ici... je ne puis pas m'expliquer cela ; si j'ouvre les yeux, je les retrouve encore, toujours, immobiles comme l'abîme, devant moi, en moi[1]! » Cette préoccupation constante, toujours dirigée dans un invariable sens, a pour effet, chez l'amoureux, non seulement de fortifier encore sa passion, en dehors même de la présence de la personne aimée, mais aussi de réduire son attention aux seuls phénomènes extérieurs qui ont quelque rapport avec son

(1) Gœthe. *Loc. cit.*

amour. Les multiples incidents de la vie ne l'intéresseront plus que s'ils s'y rattachent, et suivant que les circonstances favoriseront ou non le développement et la satisfaction du sentiment, l'amant passera de la félicité la plus grande à l'abattement le plus profond ; ou plutôt, dans ce dernier cas, il tombera dans un état d'anxiété douloureuse, de malêtre physique et moral dont nous trouvons, chez le même auteur auquel nous avons emprunté les précédents exemples, une admirable description : « Cher Wilhelm, écrit Werther, je suis dans un état où doivent s'être trouvés les malheureux qu'on croyait jadis possédés du malin esprit. Parfois cela me saisit : ce n'est pas l'angoisse, ce n'est pas le désir, c'est une sorte de tumulte intérieur inconnu, et qui menace de faire éclater ma poitrine ; ma gorge est serrée... »

Ce sont surtout ces divers états affectifs, la hantise du cerveau de l'amant par l'image de l'aimée, les transports de joie et les douleurs amoureuses qui, par leurs allures passionnées, ont séduit dramaturges, romanciers et poètes, et ont le plus prêté aux manifesta-

tions artistiques; ce qui nous dispense d'y insister davantage.

III. — Les amoureux vrais présentent enfin un dernier caractère important, qui cette fois ne ressortit plus au domaine de l'intelligence ou de la sensibilité, mais relèverait plutôt de celui de la volonté.

Celui-ci constitue, de même que les précédents, une nouvelle manifestation de ce que nous avons appelé, d'une façon très générale, la domination exercée par l'amour.

De même que leurs pensées et leurs sentiments, les actes des amants appartiennent entièrement à leur passion : leur conduite habituelle, aussi bien que leur caractère ordinaire, leur manière de sentir accoutumée s'en trouvera souvent modifiée. Ce fait n'offre rien d'ailleurs qui doive nous surprendre, étant donné la solidarité fonctionnelle, qui unit étroitement à l'état normal, chez l'individu, ces trois modes d'activité mentale, et en vertu de laquelle une même cause agissant sur l'un ou l'autre système intéresse plus ou moins vivement ses associés.

Ainsi, toute crainte, toute pensée contradictoire s'effaçant devant la passion, l'amoureux commettra, sans hésitation, des actes devant l'exécution desquels il eût sans cela reculé. « Il n'y a point d'homme si timide que l'amour n'enflammât de courage et dont il ne fît alors un héros, » déclare à ce sujet Phèdre, dans le *Banquet* de Platon. Mais si l'on peut dire avec le même auteur qu' « il n'y a ni naissance, ni honneur, ni richesse, rien enfin qui soit capable comme l'amour d'inspirer à l'homme ce qu'il lui faut pour se bien conduire, je veux dire la honte du mal et l'émulation du bien, » il importe de se souvenir que les éléments antérieurs de jugement n'existent plus aux yeux de l'amoureux, ou plus exactement que leur valeur ordinaire se trouve singulièrement diminuée. Les arguments accoutumés ne possèdent plus sur son esprit le même pouvoir ; seuls prévalent ceux à qui l'amour a conféré sa puissance. Il demeure en effet, le mobile suprême et unique, le but dernier de toutes les actions de l'amant, et crée de cette façon chez ce dernier, une sorte de règle de conduite particulière, une

morale spéciale. L'amoureux a donc une tendance presqu'irrésistible à accomplir les actes les plus favorables à sa passion.

Dans l'*Adolphe* de Benjamin Constant, nous voyons par exemple Ellénore, décidée à n'appartenir plus qu'à son amant, se résoudre, en un instant de passion, à abandonner ses enfants, à meurtrir son orgueil, à briser une situation qu'elle a mis dix ans à acquérir, se rendant compte de tout cela, ainsi que de l'irrémédiabilité absolue de la décision qu'elle exécute. C'est que l'amour régit seul l'esprit de l'amoureuse, primant les habitudes, l'asservissement aux lois humaines, le respect des usages mondains.

Ajouterons-nous encore qu'il mène souvent au suicide et au crime? Le fait est de notoriété banale. Dans la littérature antique, l'on nous montre déjà Hémon se tuant sur le tombeau d'Antigone, Didon ne survivant pas au départ d'Enée, Phèdre à l'indifférence d'Hippolyte; et, depuis la légendaire Hélène, pour qui deux peuples s'entre-tuèrent, jusqu'aux crimes passionnels plus récents dont rendent compte les quotidiens, le drame, le roman,

la poésie, fourmillent à cet égard d'exemples caractéristiques.

Il semblerait, d'après cela, que l'amour, capable de faire commettre tant de « folies », pour employer l'expression populaire, n'est peut-être pas un sentiment aussi normal que nous l'affirmions. Les différents caractères accessoires que l'étude des amoureux nous a permis d'attribuer à l'amour paraissent d'ailleurs assez bien s'accommoder au premier abord d'une origine pathologique, hypothèse qu'ont facilement formulée, nous l'avons vu, des littérateurs, certains philosophes et la la plupart des psychiâtres. Il est évident, à cet égard, que d'une part, dans la constante hantise de l'esprit de l'amant par toutes les images se rapportant à l'aimée, que d'autre part, dans les transports de désespoir ou d'allégresse, provoqués par le moindre incident suivant qu'il est défavorable ou non, qu'enfin dans la tendance souvent insurmontable qui contraint les amoureux à exécuter des actes, parfois préjudiciables à leur intérêt propre, l'on est porté à découvrir une relative analogie avec les caractères

affectés par certaines modalités de la folie du doute, tels l'obsession, les alternatives d'angoisse et de satisfaction, l'impulsion.

Cette manière de voir ne tendrait rien moins qu'à assimiler l'amour à un état *pathologique*, susceptible d'être rangé dans cette catégorie nosographique, mal délimitée, que les psychiâtres ont décrite en général sous le nom d'*obsessions conscientes* [1].

Déjà nous avons eu l'occasion de juger de la valeur d'une hypothèse semblable, et il nous a été aisé de démontrer que ses bases, alors subjectives, n'étaient pas fondées; cette fois ce sont au contraire les caractères objectifs de la passion amoureuse qui sont invoqués pour légitimer cette conception de l'amour pathologique, et leur importance mérite que nous nous y arrêtions plus.

Les amoureux, parce qu'ils présentent les

(1) La place de cette forme de psychose est encore discutée, et n'est pas fixée dans les classifications nosographiques. On en jugera, d'après les noms divers qui lui ont été attribués par les auteurs : délire émotif (Morel) ; paranoïa rudimentaire (Morselli); obsessions psycho-émotives (Falret); Zwangsvorstellungen (Krafft-Ebing) ; neurasthénies psychiques (Régis); syndrômes épisodiques des héréditaires dégénérés (Charcot et Magnan).

troubles psychologiques que nous avons énoncés, doivent-ils être considérés comme des malades ? L'amour serait-il, en conséquence, une simple manifestation de la dégénérescence mentale, équivalant à tout autre syndrôme de même origine ? Telle est la question fondamentale dont la solution s'impose à nous, avant que de poursuivre.

CHAPITRE VI

LE POINT DE VUE PATHOLOGIQUE

A. — L'amour est-il un état pathologique ? A l'énoncé de cette question, deux raisons, très probantes en apparence, s'offrent immédiatement à l'esprit, plaidant pour l'affirmative.

L'une de celles-ci invoque l'analogie des caractères objectifs de l'amour avec ceux qui caractérisent les *obsessions conscientes*.

L'autre s'autorise de ce que les amoureux sont, en somme, des êtres d'exception, et sur ce que leur petit nombre renferme une proportion relativement élevée de *criminels*.

§ 1. Nous avons insisté déjà sur l'évidence de la ressemblance de certains caractères objectifs de la passion amoureuse à divers signes propres aux idées obsédantes.

Il existe à cet égard d'autres rapports non moins frappants, que nous pourrons constater en comparant les deux ordres de manifestations, celles des variétés morbides, que nous avons citées, à celles de l'amour.

Les symptômes caractéristiques des obsessions conscientes peuvent être divisées en trois catégories, selon qu'ils sont d'ordre : *a*, intellectuel, *b*, physique, *c*, affectif. Il demeure entendu, d'autre part, que, pour l'instant, nous ne nous occupons que de ces troubles et non de leur mécanisme.

a. — Les obsessions sont avant tout *conscientes*, et suivant Falret[1], c'est là un de leurs caractères principaux. Les obsédés savent parfaitement qu'ils sont « victimes d'un délire, et d'un délire avec conscience, d'un délire dont ils comprennent eux-mêmes l'absurdité[2] ».

N'avons-nous pas noté un état mental correspondant chez les amoureux? Ne savons-nous pas qu'ils se rendent compte de la puis-

(1) Falret. *Rapport au Congrès international de médecine mentale* (Paris 1889).

(2) Ball. *Des obsessions en pathologie mentale.* Zwangsworstellungen. (Leçon recueillie par M. Boëteau, interne du service, nov. 1891.)

sance de l'idée qui s'est imposée à eux, qu'ils se rendent compte de l'inefficacité des raisonnements à les en défaire, lorsqu'en même temps, ils reconnaissent l'absurdité d'un amour souvent sans espoir (*Werther*) et souvent aussi plein de dangers (Ellénore dans l'*Adolphe* de Benjamin Constant). Ils sont incapables de résister à la passion, et sacrifient leur fortune, leur situation, leur vie même à la violence de leur sentiment.

C'est sans prodromes, *brusquement* que débutent le plus souvent les accès d'obsession. N'est-ce pas cette même soudaineté que tous les auteurs nous montrent présider à la naissance de l'amour, et expriment par les termes pittoresques de « coup de foudre », d' « étincelle »? Les confessions des amoureux, que nous avons rapportées, constituent encore des documents tout à fait confirmatifs de cette ressemblance de la passion amoureuse à son début avec ses obsessions mentales.

Examinons cet autre caractère, assigné par Ball aux obsessions, en ces termes : « Elles sont *paroxystiques*, peuvent guérir ou tout au moins s'améliorer », passent ainsi par « de

longues périodes de rémission, suivies de rechutes nouvelles ». Ces oscillations, cette variabilité, ces différences d'intensité, nous les retrouvons encore au nombre des caractères objectifs de la passion amoureuse. Rien n'est plus significatif à ce sujet que *Werther*, la Muse du département (*Scènes de la vie de Province*, de Balzac), sans rappeler le musicien de Potter (*Sapho*, de Daudet) et mille autres exemples bien connus.

b. — L'obsession s'accompagne toujours de symptômes *physiques*. Souvent la crise est marquée par une angoisse, une oppression précordiale spéciale avec dyspnée. Parfois ce sont des maux de tête, des battements de cœur violents, du tremblement généralisé, le tout exaspéré par un malaise général.

Cette même concordance des caractères physiques s'observe aussi à propos des signes objectifs de l'amour. Le passage de *Werther* que nous avons cité déjà indique très expressément cet état pénible et insiste même sur les phénomènes d'oppression, signalés par les auteurs : « Parfois cela me saisit, écrit Wer-

ther, ce n'est pas l'angoisse, ce n'est pas le désir, c'est une sorte de tumulte intérieur qui menace de faire éclater ma poitrine : ma gorge est serrée ! »

Les poètes sont également féconds en descriptions de ces concomitants somatiques des passions. A ce propos, le physiologiste Mosso[1] rappelle l'anecdote de Plutarque[2] sur la manière dont le médecin Erasistrate avait reconnu dans les inégalités et les mouvements tumultueux du pouls qu'Antiochus était amoureux de Stratonice.

c. — Les caractères *affectifs* des obsessions comprennent la sensation de satisfaction qui suit la réalisation de l'idée obsédante et l'angoisse qui la précède. Il est à peine utile de rappeler que les mêmes phénomènes sont constants chez les amoureux. et c'est seulement un trait commun à ajouter aux ressemblances de l'amour et des obsessions conscientes.

On sait d'autre part que les obsessions peuvent dans certains cas ne pas rester de pures

(1) Mosso. *La peur*, tr. de F. Hément. Paris, Alcan, 2e édit.
(2) Plutarque. *Vie de Démétrius*, XXVII.

idées, mais entraîner irrésistiblement à l'acte.

L'idée s'implantant à demeure dans l'esprit du malade, non seulement exerce la tyrannie obsessive, mais encore acquiert une importance inusitée qui nécessite son passage à l'acte et donne lieu aux tendances *impulsives*. Or, l'impulsion, conséquence fatale, pourrait-on dire de l'obsession, ne fait pas défaut elle non plus, dans le tableau que nous avons tracé des caractères objectifs de la passion amoureuse.

Cette analogie sera plus concluante encore, si, complétant le parallèle, nous l'établissons entre les troubles du mécanisme psychique auxquels correspondent les cas morbides de l'obsession et les modifications de l'état mental qui semblent présider aux manifestations de la passion amoureuse. Nous aurons à juger par conséquent si le même désordre mental qui préside à ces psychoses et en explique la phénoménologie, rend également compte des caractères objectifs de l'amour. Il paraît juste, *a priori*, d'admettre qu'une seule théorie convient, si l'on considère qu'il s'agit en somme d'interpréter les signes capitaux et

communs de phénomènes très manifestement semblables, l'obsession et l'impulsion, accompagnés de conscience.

Néanmoins un examen plus approfondi devient nécessaire ; aussi entrerons-nous à ce sujet dans une analyse, encore que peu étendue.

La concentration de l'attention sur un individu, la hantise constante de l'esprit amoureux se rapporte à un état de conscience particulier, dans lequel une image, contrairement à ce qui se passe d'habitude, accapare à son profit l'esprit de l'amant, canalise toutes les spéculations mentales, créant, si elle n'est pas réalisée, un état d'angoisse spécial. Or, c'est un mécanisme tout à fait identique qui donne naissance à l'idée fixe de l'obsédé.

A la faveur de quel trouble une représentation mentale unique s'établit-elle ainsi à demeure, sans être comme à l'ordinaire éliminée de la conscience par le jeu des associations, et affirmant sur celles-ci une prédominance anormale ? « C'est que, nous dit M. Marillier[1], en raison de la relative indépendance des

(1) Marillier. *Du rôle de la pathologie mentale* (Revue philosophique. oct. 1893, p. 395).

centres corticaux chez le dégénéré, l'image obsédante grandit, sans être constamment arrêtée et réduite par les images qui sont en concurrence avec elle; elle se développe solitaire, grâce à ces perpétuelles divisions du moi, à cette multiple conscience, qui caractérise tous les déséquilibrés, et lorsqu'elle a atteint une suffisante intensité, elle rejette au second plan partiellement toutes les autres représentations, mais en raison même de cette disconnexion des états de conscience, elle ne les peut complètement abolir; le sentiment d'angoisse né de cette constante lutte va toujours grandissant, et de ce perpétuel contraste résulte une clarté toujours plus grande de cette image envahissante et dominatrice. Elle s'associe à toutes les autres, et toutes les autres la ramènent, maintenant ainsi, par les combinaisons variées où elles l'engagent, la permanence de son empire. »

Pour ce qui est de l'impulsion, il est permis jusqu'à un certain point de la considérer comme une conséquence presque naturelle de l'obsession, car, ainsi que le fait remarquer le même auteur, « il n'est pas douteux que,

très fréquemment, les idées impulsives n'aboutissent à des actes, et qu'elles ne contiennent toutes l'ébauche d'un mouvement d'autant que beaucoup d'entre elles sont précisément l'image d'un acte accompli ou à accomplir par celui en la conscience duquel elles apparaissent ». Voici, d'un autre côté, comment s'exprime M. Pierre Janet[1], au sujet des conséquences qu'entraîne l'importance prépondérante d'une idée dans la conscience : « Bien des malheureux sont naturellement et pendant toute leur vie sous la domination d'une idée fixe et se sentent poussés par une puissance invincible à un acte qui leur fait horreur... L'individu qui a conscience de son impulsion peut y résister plus ou moins longtemps et ne succombe qu'après une lutte désespérée. Ce sont des désirs violents qui leur traversent l'esprit et les poussent à commettre une action absurde ou criminelle. »

Toutefois, ce n'est pas qu'il ne puisse arriver à des gens raisonnables d'avoir le « cerveau traversé d'impulsions folles[2] », mais,

(1) Pierre Janet. *Loc. cit.*

(2) Th. Ribot. *Maladies de la volonté.* Paris, Alcan, 14e édition, 1899.

comme le fait remarquer M. Ribot, « ces états de conscience soudains et insolites restent sans effet, parce que des forces contraires, l'habitude générale de l'esprit les écrasent, parce qu'entre cet état isolé et ses antagonistes, la disproportion est tellement grande, qu'il n'y a même point lutte ». Aussi, l'intensité qu'ils présentent dans le cas qui nous occupe est-elle due à la permanence d'un état « qu'on peut appeler également une dislocation de la volonté et une forme rétrograde de l'activité ».

Ce mécanisme de l'idée, acquérant une puissance prédominante en réduisant les diverses autres associations, est, en fait, commun à l'amoureux et à l'obsédé. La condition déterminante du trouble est-elle identique Nous n'avons pas à le rechercher actuellement ; il nous suffit d'insister seulement sur l'analogie très évidente de son mécanisme en l'un et l'autre cas.

Il résulte donc de cette comparaison, que non seulement l'amour et certaines névroses offrent d'indéniables ressemblances au point de vue de leurs attributs objectifs, mais qu'en

outre un trouble fonctionnel identique du mécanisme psychique les paraît régir l'un et les autres. Quelle signification assigner à cette constatation ?

La question de savoir dans quelle classe pathologique doivent être rangées les entités morbides, dont nous venons de remarquer la double analogie avec la passion amoureuse, n'est point encore définitivement résolue. Ce n'est pas qu'elle n'ait suscité de nombreuses discussions entre aliénistes et neuro-pathologues : « Pour les uns, c'est encore une folie ne différant des autres que par ses caractères de conscience et de lucidité (Ball) ; pour d'autres, c'est un symptôme intellectuel de la neurasthénie (Beard) ; pour certains, un trouble psychique élémentaire, analogue à l'hallucination et susceptible comme elle de s'observer dans toutes les névroses et toutes les folies (Pîtres); pour quelques-uns enfin, c'est un stigmate de dégénérescence, n'entrant dans la neurasthénie qu'à titre de complication (Charcot, Magnan)[1]. »

(1) Régis. *Les neurasthénies psychiques* (Journ. de méd., Bordeaux, 1891).

Nous ne sommes, pour notre part, nullement autorisé à prendre position dans ce débat, d'ailleurs, purement nosographique ; aussi, n'en retiendrons-nous que l'opinion générale qui s'en dégage, à savoir que tous les psychiâtres semblent là s'accorder communément à regarder les idées obsédantes comme ressortissant à la *dégénérescence héréditaire*, dont ils figureraient des épisodes manifestes.

§ 2. — D'autre part, « il ne se passe pas, remarque von Hartmann[1], une année où l'Europe ne soit témoin des suicides, des doubles suicides, des folies que l'amour malheureux a suscités ». N'avons-nous pas constaté, au surplus, que le théâtre, le roman, la poésie, se sont de tout temps inspiré des scènes de violence et d'homicide, provoquées par la passion amoureuse? Comment interpréter ce fait de la présence de criminels, en nombre relativement élevé, parmi les amoureux, qui cependant constituent déjà une véritable minorité dans l'espèce humaine?

Si les amoureux, qui sont des obsédés et

(1) Von Hartmann, *Loc. cit.*

des impulsifs, deviennent souvent aussi des criminels, il n'y a là rien qui doive nous surprendre, dans l'hypothèse d'une origine pathologique de l'amour. Car nous savons, en premier lieu, que l'obsession et l'impulsion impliquent, suivant les auteurs, l'intervention de la dégénérescence héréditaire ; et, en second lieu, les rapports étroits qui unissent la dégénérescence au crime, ont été mis, ces derniers temps, fort en évidence par les travaux des différentes écoles d'anthropologie criminelle. Il est vrai qu'ici encore, quelques dissidences se sont élevées entre médecins et anthropologistes. On a discuté, par exemple, sur le crédit qu'il convenait d'accorder aux stigmates de criminalité, sur leur spécificité absolue, sur l'existence réelle d'un type de criminel, tel que l'a théoriquement décrit Lombroso[1]. Mais, pas plus que précédemment, nous n'avons à intervenir dans le débat ; et nous nous bornerons également à enregistrer le fait positif, qui ressort des travaux des criminologistes, fait dont aucun ne contes-

(1) Lombroso. *L'anthropologie criminelle*, préface. (Paris Alcan, 3e édit.)

tera la légitimité « c'est la parenté de la criminalité et de la dégénérescence en général, parenté qui se traduit par la coïncidence fréquente du crime et de la dégénérescence, soit chez le même individu, soit dans la même famille[1] ».

En conséquence, nous devrons attribuer à la présence, parmi les amoureux, de nombreux criminels, la valeur d'un stigmate de *dégénérescence*.

Or, la concordance des deux conclusions auxquelles nous a conduit l'examen auquel nous venons de soumettre l'ensemble des attributs de l'amour, conclusions que semblent légitimer, d'une part les signes objectifs qu'il présente (obsession, impulsion), d'autre part les caractères des amoureux eux-mêmes (criminalité), nous conduit à assigner à la passion amoureuse une origine pathologique qui paraît être la dégénérescence, une nature morbide qui rendrait ainsi l'amour assimilable à une névrose.

B. « Ne paraîtrait-il pas après cela presque

(1) Féré. *Dégénérescence et criminalité*, p. 85. Paris, Alcan, 2e édit.

superflu de poursuivre cette étude, tant semble s'imposer cette conception de la nature morbide de l'amour[1]? Eh bien! à notre avis, il n'en serait pas ainsi, et l'hypothèse, pour séduisante qu'elle soit, pour scientifiquement établie qu'elle se montre, n'en est pas moins passible de certaines objections qui nous obligeront, disons-le d'avance, à l'abandonner.

§ 1. — Cette théorie de l'amour regardé comme une manifestation pathologique se fonde principalement sur l'analogie que présenteraient les caractères de la passion amoureuse avec ceux des diverses idées obsédantes; cette analogie une fois admise, on en déduit logiquement l'identité des troubles du mécanisme psychique qui engendrent l'une et les autres, et comme on sait que ceux-ci sont la conséquence d'une désintégration de la personnalité normale, on en conclut qu'un déséquilibrement morbide de l'esprit est à l'origine de la passion amoureuse. Or les prémisses de ce raisonnement ont-elles toute la solidité

(1) Danville. *L'amour est-il un état pathologique?* (Revue philosophique, mars 1893, p. 275.)

désirable, ou autrement les caractères *communs* que nous avons mis exclusivement en lumière sont-ils les seuls? Ne pourrait-on, au contraire, se demander si ces signes ne seraient pas par hasard des caractères d'une *valeur relative*, et s'il n'y aurait pas alors une distinction formelle à établir entre eux et d'*autres signes* véritablement spécifiques, qui, ceux-ci, ne présenteraient pas cette similitude. C'est que dès lors cette analogie que nous avions prise comme base de notre raisonnement serait plus apparente que réelle, et ne saurait plus conférer l'identité aux deux termes, placés en comparaison.

Si tout d'abord nous étendons le champ de notre observation au delà des cas spéciaux, clairement délimités, que nous avons cités jusqu'ici, nous ne manquerons pas pour cela de reconnaître des exemples d'*obsession*, qui ne sont pas de *nature pathologique*, et qui, malgré cela, offrent les différents signes que nous avons mentionnés. Que l'idée d'un problème important à résoudre se présente à l'esprit d'un savant, aussitôt le voilà préoccupé : l'idée s'installe, s'impose, devient

exclusive, le pousse à la mise en œuvre. Et jusqu'à ce que son travail soit terminé, il ne cessera d'y penser, en même temps qu'il sera en proie à une véritable angoisse. L'*obsession*, motif d'*impulsion*, sujet d'*angoisse*, ne disparaîtra qu'avec la *satisfaction* obtenue à la découverte de la solution; et toute cette phénoménologie réapparaîtra, au besoin, à l'occasion d'un nouveau sujet d'études.

Dans un autre ordre d'idées, l'homme d'affaires, lorsqu'il traite d'importantes spéculations, n'est-il pas susceptible de subir les mêmes effets? Et on ne nous contredira pas de ne rien trouver là de pathologique. Certes, ni ce savant, ni ce négociant ne sont victimes d'un dérangement de l'esprit, en proie à une névrose spéciale? Dans l'un ou l'autre cas, qu'il s'agisse de sujets sains ou malades, nous observons donc également l'obsession, la conscience, l'angoisse, l'impulsion, la satisfaction.

Que si nous interprétons maintenant ces faits au point de vue de leur mécanisme psychologique, il va nous être relativement aisé de montrer qu'il s'agit, là aussi, de l'importance prépondérante, acquise à un moment

donné par une idée. Cette idée, par cela même qu'elle sera devenue une idée *forte,* accaparera la plus grande quantité de conscience possible. Le champ de conscience sera de la sorte diminué à son profit, et, de plus, l'idée aura une tendance à revenir, mal combattue par la concomitance d'autres représentations, par définitions plus faibles : d'où l'*obsession.* Or, n'est-ce pas là le fonctionnement ordinaire de notre mécanisme psychique?

Il s'ensuit en second lieu, d'après les lois normales, qui veulent que toute idée forte soit réalisée facilement, que cette idée, possédant une intensité remarquable, actionne de ce fait une tendance à passer à l'acte, tendance difficile à contrarier : *impulsion.* Y a-t-il là rien d'autre encore que les effets naturels des lois psychologiques, qui président à tous les actes, rien qu'on puisse attribuer à un dérangement de l'esprit? et cependant ces modifications *normales* de l'équilibre psychique ne sont-elles pas de tous points analogues à celles qui, d'après les prétentions des spécialistes, caractériseraient des états *morbides?*

Toutefois, il s'impose que les obsessions des dégénérés : arithmomanie, claustrophobie, kleptomanie, impulsions homicides, etc., citées plus haut, diffèrent néanmoins des préoccupations dont nous venons de parler et constituent, elles, de véritables délires partiels. D'après quels caractères donc, puisque, comme nous l'avons montré, ni les signes que décèle l'observation extérieure, ni ceux tirés de leur mécanisme psychique ne sont spécifiquement différents, sera-t-il permis de les séparer? En d'autres termes, comment juger, diagnostiquer si une obsession est ou n'est pas l'indice d'un déséquilibrement mental?

Nous ne croyons pas que le problème ait attiré l'attention comme il le mérite, car ce n'est guère que d'après la présence des concomitants *somatiques*, qui peuvent faire défaut, ou encore d'après la durée et l'intensité des signes eux-mêmes, tous caractères qui n'ont rien que de relatif et manquent en tout cas de *spécificité*, que les auteurs se basent en général pour tracer cette limite entre le domaine sain et le terrain pathologique. »

Nous proposerons, quant à nous, un critérium qui nous semble à l'abri de ces reproches et offrirait, en conséquence, peut-être plus de garanties [1]. Il réside dans le *caractère d'utilité* que présentent ou non, tant par rapport à l'individu que par rapport à la société dont il fait partie, les actions auxquelles tendent les idées obsédantes. En un mot, il s'agirait de juger si l'importance exagérée que vient à prendre une idée chez un sujet est relativement proportionnée à l'utilité générale ou particulière de l'acte, à la réalisation duquel vise cette idée. Exemple : compter et recompter sans cesse les carreaux d'une fenêtre, les pavés d'une rue (arithmomanie) apparaît avec évidence comme un acte absolument *inutile*. L'impossibilité de traverser les places publiques, les grands espaces libres, par peur du vide (agoraphobie) nous montre l'intensité d'une idée devenant *nuisible pour l'indi-*

(1) Cette manière de voir nous a été suggérée par le Dr Paul Blocq, que nous remercions des conseils qu'il nous a donnés pour la rédaction de ce travail, fait sous son inspiration. Cette idée avait été, du reste, exposée d'une *façon générale* par Blocq et Onanoff, dans leur mémoire intitulé : *Une définition naturelle du crime* (*Revue scientifique*, 1890, nº 24).

vidu; la tendance irrésistible au vol (kleptomanie) s'accuse comme *nuisible pour la société;* enfin les impulsions au suicide et au meurtre se révèlent comme *nuisibles pour l'individu et pour la société.* Dans tous ces cas et ceux analogues, il est donc aisé de juger de suite, en appliquant le critérium précité, que la prépondérance acquise par l'idée obsessive est ou non de nature pathologique.

D'autre part, chez l'écrivain ou le négociant dont nous parlions plus haut, la même prépondérance acquise par certaines idées se justifie au contraire par les résultats recherchés. Ce que nous disons de ces exemples peut être aisément généralisé. Il est permis de passer au crible à cet égard, d'une part les multiples modalités de la folie du doute, d'autre part, des idées obsessives qui peuvent dominer à un moment donné l'esprit d'un sujet normal.

Que si, revenant maintenant à la passion amoureuse, nous cherchons à la définir, non plus cette fois en considérant l'apparente analogie de certains signes *secondaires* d'obsession et d'impulsion, mais au point de vue du carac-

tère *spécifique* celui-là, à notre avis du moins, que nous venons de mentionner, nous ne pourrons nous soustraire à l'obligation d'affirmer que le but poursuivi par l'amour consistant, si nous le dégageons en réalité de toute parure sentimentale, en la procréation, en la continuation de l'espèce, loin d'être absurde, est le phénomène essentiel de la vie.

On objecterait en vain que la procréation d'un enfant n'est pas toujours la fin de l'amour, ou plutôt que le fait d'une systématisation absolue du désir est, sinon parfois nuisible dans ses effets, au moins absurde en lui, puisqu'il implique de la part de l'individu amoureux une croyance illusoire, injustifiée. Sans motifs en apparence, ou du moins, sans raisons valables pour les autres, il peut arriver en effet que l'amant se figure qu'il rencontrera dans son union avec l'aimée un bonheur que ne saurait lui procurer aucune autre femme.

La première objection n'est guère plus fondée que celle qui consisterait à vouloir contredire l'utilité de l'union sexuelle en général, sous le prétexte de la stérilité de certaines.

Quant à la seconde, on ne saurait trouver la croyance supposée de l'amant absurde, parce qu'elle ne paraît pas fondée. Ce serait là tomber dans une erreur facile que nous avons déjà rencontrée, et que seule autorise, jusqu'à un certain point, l'absence de mobiles appréciables dans la détermination du choix amoureux. Mais, si le seul défaut de mobiles apparents pouvait justifier une manière de voir qui tendrait à assimiler la systématisation absolue du désir sexuel, qu'est l'amour, à un acte absurde et inutile (car l'on ne songera pas, en effet, à incriminer de la même façon l'action d'un individu, préférant à toutes les autres une femme qui s'en distingue par sa rare beauté, ou son charme, ou telle autre qualité, soit physique, soit morale), il n'en sera plus de même, quand l'on admettra avec nous, qu'en réalité, l'amant, dont le bonheur ignore ses causes, obéit cependant à une motivation logique, en spécialisant ainsi son désir, cette systématisation résultant, comme nous l'avons dit et l'allons montrer, de la mise en œuvre d'un processus mental qui n'a rien d'anormal.

Ajoutons enfin que nous ne retrouvons pas dans l'amour l'élément *durée*, qui parfois se continue à l'égal d'une vie, dans la plupart des manies obsessives : « L'amour, déclare von Hartmann [1] à ce sujet, ne survit pas à la possession, du moins chez l'homme, comme le prouvent toutes les expériences. »

Nous rencontrons chez Kant [2] une confirmation de cette thèse : « On appelle, dit-il, la passion du nom de *manie* (Sucht), excepté en fait d'amour..., on ne peut représenter ainsi aucun amour physique, parce qu'un amour de ce genre ne contient pas, par rapport à l'objet, de principe *durable*. »

Dès lors, la prétendue analogie que l'on a pu remarquer entre les attributs objectifs de l'amour et ceux des idées obsédantes, se restreint en somme à quelques apparences peu concluantes, et comme elle n'est pas soutenable en ce qui concerne le caractère important de l'utilité, elle perd de ce fait la plus grande partie de sa valeur.

(1) Von Hartmann. *Loc. cit.*

(2) Kant. *Anthropologie.* Paris, Alcan, 1863, p. 238.

§ 2. — La portée du second argument, qui vient à l'appui de la doctrine pathologique, se trouve ainsi affaiblie.

La présence d'un grand nombre de criminels parmi les amoureux permettait, en étendant ce caractère de criminalité, de considérer les amoureux comme ressortissant à la classe des dégénérés. En effet, la criminalité est, selon l'avis d'un grand nombre de savants, valablement assimilable chez l'individu à un stigmate de dégénérescence; c'est alors le transfert de cette équivalence à tous les individus amoureux qui impliquerait pour ceux-ci la qualification de dégénérés. La condition nécessaire à l'éclosion de l'amour serait donc, d'après cela, la présence d'une déviation héréditaire, d'une dégénérescence.

Mais, d'une part, en ce qui concerne les amoureux, une telle généralisation n'était légitime, on s'en rend compte, qu'à la condition de se fonder aussi sur l'existence d'autres stigmates caractéristiques, sur ceux que constitueraient, en la circonstance, les analogies aperçues entre les caractères des obsédés et ceux des amoureux. Or, on a vu que ces analogies

n'autorisaient nullement l'identification; et, par suite, ce raisonnement cesse d'être fondé.

D'autre part, pour ce qui est de l'amour en lui, s'il est vrai, à un certain point de vue, que l'on soit en droit de le regarder comme un des nombreux facteurs occasionnels du crime, cela n'implique pas toutefois qu'il existe une parenté morbide entre le crime et lui. Tout au plus, pourrait-on en induire qu'il suppose peut-être un degré de différenciation assez élevé pour confiner parfois à la dégénérescence, degré qui pourrait parfois être ainsi franchi

Au surplus nous invoquerons les cas où, de même que divers sentiments, susceptibles eux aussi d'intervenir comme mobiles d'un acte criminel, tels la peur, la jalousie, la colère, etc., l'amour se manifeste sous une forme nettement pathologique, aisément différenciée du mode d'expression normal : or, aussi bien que les peurs morbides, les jalousies, les colères pathologiques, les amours morbides sont également connues et étudiées comme telles. La confusion avec le sentiment normal n'est pas plus possible.

Il résulte de là que l'interprétation des phénomènes de l'amour, en tant qu'anormaux, n'est plus guère admissible.

Nous allons voir, au reste, que c'est plutôt dans les lois qui régissent le mécanisme psychique à l'état normal, que nous la devons chercher.

CHAPITRE VII

LA GENÈSE DE L'AMOUR

« L'un des caractères les plus significatifs des grandes lois de l'évolution, telles qu'elles ressortent des travaux des biologistes et des philosophes, » est, disions-nous dans la préface de notre premier ouvrage [1], « qu'elles ne s'appliquent pas à l'un seulement des genres de manifestations de l'activité générale, mais encore à tous ses modes. Et à ce point de vue, le triple parallélisme invoqué par Hœckel entre les séries ontogénique, phylogénique et paléontologique, est susceptible, ainsi que l'a montré Romanes, d'être étendu au développement même de la pensée ».

Or le même auteur a mis également en évidence les étroits rapports qui relient le

(1) Gaston Danville. *Les Infinis de la chair* (Lemerre, 1892).

développement intellectuel au développement émotionnel. L'on nous accordera donc aisément la légitimité d'une semblable manière de voir en ce qui concerne cette dernière série, et plus particulièrement l'un de ses membres, la passion amoureuse. Nous serons, de ce chef, autorisé, croyons-nous. à emprunter à l'examen de la genèse de ce sentiment des éléments de nature à fortifier l'hypothèse que nous formulons sur lui.

Aussi bien, s'il a été établi que l'amour doit être isolé des diverses autres manifestations de l'instinct sexuel, en raison de ses caractères spécifiques, et que par suite l'analogie persistant entre ces derniers et ceux de certaines entités morbides n'est qu'apparente, il n'en est pas moins vrai que ce fait, tout en conservant sa valeur pour annihiler la théorie pathologique, constitue seulement un argument négatif à l'encontre de cette doctrine : c'est pourquoi nous compléterons la démonstration en exposant à cette place un argument, positif celui-là, en ce que nous attribuons par là même à l'amour une origine normale, une nature physiologique.

Or, cette double confirmation de la conception de l'amour en tant qu'entité spécifique et normale, nous pensons la trouver dans l'examen des manifestations de l'instinct de reproduction et de leurs transformations, au cours de l'évolution de la série phylogénique; elle sera, disons-le, presque décisive, en même temps qu'elle nous conduira peu à peu au but dernier de nos recherches, soit à l'interprétation psychologique des phénomènes de la passion amoureuse.

§ 1. — La marche générale du processus évolutif, à quelque objet qu'il s'applique, est régie par des lois si connues, qu'il est à peine besoin de les rappeler ici. Cependant, dans certains cas particuliers, ces lois offrent-elles des dispositions dont la mise en valeur nous serait intéressante en la circonstance.

Il nous paraît qu'au cours de cette progression, partant du simple pour aboutir au complexe, il arrive parfois que certains des éléments nouveaux, de formation secondaire pourrait-on dire, venus s'adjoindre à l'élément ancien, fondamental, s'accroissent à ses dépens

et en arrivent par leur développement à le supplanter presque. Ces nouveaux éléments parviennent parfois à former un produit où l'influence du facteur initial n'est plus guère appréciable que par la constatation de ses attaches héréditaires. Or, ce mode particulier d'évolution dans lequel l'aspect du résultat final diffère de celui du début et peut tromper par suite sur la cause originelle, nous allons en trouver l'application immédiate dans la genèse de l'amour.

Cet état semble, en effet, à première vue, tout à fait distinct de ses origines premières. Il convient donc, en ce qui le concerne, de remonter à la forme la plus rudimentaire du sentiment, à celle qu'on doit considérer comme son germe initial. Nous essayerons ensuite de discerner par quelles métamorphoses plus ou moins lentes il se transforme, pour, grâce à une différenciation de plus en plus spécialisée, devenir, du germe amorphe qui en constitue le point de départ, le produit presque complètement mental, que nous démontrerons si différent de la vague tendance motrice d'où il émane.

Il est à peine besoin de s'étendre sur cette période première et obscure de l'histoire de la reproduction dans laquelle l'*asexualité* de certains organismes tout à fait inférieurs ne nous permet du reste pas, par l'absence de choix qu'elle implique formellement, de tenter aucun rapprochement.

Mais bientôt l'influence progressiste de la différenciation s'accuse : quelques groupes cellulaires, peu nombreux encore, s'organisent pour servir à des fonctions spéciales; et, chez les *Protozoaires*, chez les *Infusoires*, par exemple, où elle a été l'objet de nombreuses recherches et d'éloquents travaux, une *sexualité* élémentaire apparaît déjà.

Toutefois, il ne paraît pas que la nutrition et la reproduction possèdent à cette époque des organes distincts. « Pendant la conjugaison, constate à cet égard M. Binet[1], les deux infusoires ciliés sont toujours réunis par l'ouverture qui forme la bouche. On a pensé que cette ouverture devait jouer le rôle d'un orifice sexuel, par lequel les deux animaux

(1) Binet. *La vie psychique des micro-organismes* (Etudes de psychologie expérimentale, Paris. 1888).

accouplés feraient l'échange de leurs produits reproducteurs... L'attitude des animaux pendant la conjugaison varie suivant la position de la bouche, qui est, dans certains groupes, latérale, et chez d'autres terminale. »

Enfin, de même que les propriétés de nutrition du protoplasma, celles de reproduction dépendent également de l'existence du noyau. Car « si on prive un fragment du protoplasma de son noyau, ce fragment continue à vivre pendant quelque temps, puis il se désorganise », et, d'autre part, « pendant les épidémies de conjugaison, les paramécies dont le noyau est envahi par des parasites cessent de chercher à se conjuguer avec des animaux de la même espèce. La destruction de leur noyau par les bactéries produit sur les paramécies l'effet d'une véritable castration ».

Il est à noter néanmoins que la conjugaison de ces micro-organismes s'accompagne d'un ensemble de phénomènes qui font songer aux préliminaires de l'accouplement des métazoaires, mais apparaissent encore difficilement comme les ébauches, même grossières, imparfaites, de ce que réalisera dans

une forme achevée, complète, l'amour chez l'être humain.

« Il est curieux, dit à ce sujet M. Balbiani, cité par M. Binet, de rencontrer chez des êtres que la petitesse de leur taille aussi bien que l'extrême simplicité de leur organisation ont fait placer par tous les zoologistes à la limite la plus reculée du règne animal, des actes qui dénotent l'existence de phénomènes analogues à ceux par lesquels l'instinct sexuel se manifeste chez un grand nombre de métazoaires. Aux approches des époques de propagation, les paramécies viennent de tous les points du liquide se rassembler en groupes plus ou moins nombreux. Une agitation extraordinaire et que le soin de l'alimentation ne suffit plus à expliquer, règne dans chacun de ces groupes; un instinct supérieur semble dominer tous ces petits êtres; ils se recherchent, se poursuivent, vont de l'un à l'autre en se palpant à l'aide de leurs cils, s'agglutinent quelques instants dans l'attitude du rapprochement sexuel, puis se quittent pour se reprendre à nouveau. Lorsqu'on disperse ces amas en agitant le liquide, ils ne tardent

pas à se reformer sur d'autres points. Les jeux singuliers par lesquels ces animalcules semblent se provoquer mutuellement à l'accouplement durent souvent plusieurs jours, avant que celui-ci ne devienne définitif. »

Des théories nombreuses et contradictoires ont été proposées pour interpréter l'importance, la nature et le rôle de ces manifestations intéressantes. Devons-nous, sur ces points, nous ranger à l'opinion de certains auteurs pour lesquels ce ne seraient là que des phénomènes de simple irritabilité (Richet), des faits de chimiotaxie (Pfeiffer), ou, au contraire, faut-il admettre la présence ici d'une « faculté de sélection » (Binet), en vertu de laquelle « le micro-organisme choisit son aliment comme il choisit l'animal avec lequel il s'accouple » ?

Qualifierons-nous, en dernier lieu, ces actes de conscients? puisque le terme de conscience est susceptible de s'appliquer à tout « acte accompagné de préférence et de discernement » (Fouillée). Mais, à l'appui de son opinion, M. Binet rapporte des faits de choix, constatables chez les éléments anatomiques

des tissus. Les cellules épithéliales de l'intestin, fait-il remarquer, savent choisir entre les gouttelettes de graisse et les particules de charbon, car elles absorbent les unes et non les autres. N'y a-t-il pas dans cet acte : sélection, préférence, discernement?

Sans vouloir entrer en de plus longs débats qui nous éloigneraient trop de notre sujet, nous nous bornerons, pour notre part, à enregistrer seulement ce que l'observation permet de constater. Or, ce qui est donné là, d'une façon évidente, indiscutable, ce sont des *réactions motrices* spéciales, sous des excitations spéciales, de la part d'êtres vivants dont la simplicité d'organisation plaiderait déjà assez contre toute conception d'ordre complexe, tendant à supposer ces actes motivés par des états de conscience, quelque obscurs, quelque rudimentaires soient-ils. On sait, en outre, que ces éléments réagissent nécessairement, comme tous les autres, selon la loi de la spécificité cellulaire (Bard), qui déjà, à cette période élémentaire, les différencie.

Le phénomène de la reproduction à cette

époque est, à notre avis, assimilable, comme toutes les manifestations de la vie à ses origines, à un phénomène moteur. Seuls interviennent, peut-être, des éléments de sensibilité musculaire; mais il nous est aussi difficile de les reconnaître que d'en contrôler le rôle et l'efficacité. On ne les trouve, en effet, peut-on vraisemblablement affirmer, ni manifestement caractérisés, ni placés au premier plan.

§ 2. — Après ces premiers actes de conjugaison, succédant à l'agamie ou alternant avec elle, après cette phase indécise, obscure, et très lointaine, se rencontrent des phénomènes d'une signification plus nette, une période qui marque une importante étape dans l'évolution du sentiment.

Entre les deux grandes fonctions vitales, entre la nutrition et la reproduction, auparavant confondues, une scission s'est opérée; des organes spéciaux à chacune d'elles sont apparus. Mais la fonction est encore confondue, car l'individu est porteur des deux organes, mâle et femelle. Toutefois, cet état

comporte également une union combinée de deux sujets ; c'est l'*hermaphrodisme* (*sangsues*, quelques *vers*). Ensuite, le mâle se différencie de la femelle; chaque sujet est porteur d'organe spéciaux : *sexualité*.

Et, en ce qui concerne plus spécialement notre sujet, cette phase est caractérisée, d'une façon générale, par l'importance de plus en plus considérable qu'y acquièrent, dans les phénomènes de la reproduction, les éléments de sensibilité plus différenciée, se substituant aux seuls éléments moteurs.

Néanmoins, le passage de la période caractérisée par la prédominance des *phénomènes moteurs* à celle que différencie le rôle plus marqué des *états affectifs*, ne s'opère pas en réalité de cette façon brusque. S'il est permis de délimiter aussi nettement, pour l'analyse, ces deux stades, peut-être faudrait-il néanmoins distinguer à cet égard, tout d'abord, une sorte de période de transition, un premier moment indécis de transformation, dans lequel on ne saurait vraiment faire entièrement intervenir les éléments affectifs que nous mettons en cause, car, à propre-

ment parler, il ne s'agit guère, au début, que d'une sensibilité demeurée à demi motrice. constituée qu'elle est en majeure partie par le perfectionnement du sens musculaire, perfectionnement auquel on est en droit de rapporter, avec quelque vraisemblance, les actes si précis qui accompagnent l'accouplement de certains *crustacés*, de quelques *insectes*, dont la femelle diffère extrêmement du mâle.

L'étude de la génération chez les *poissons* et les *batraciens* nous permet de constater à l'époque de la fécondation la présence d'actes, qui indiquent d'une façon moins vague que précédemment l'intervention d'émotions spéciales.

Mais encore, ces dernières ne deviennent-elles réellement nombreuses et manifestes qu'au moment où apparaît la *sélection sexuelle*. En même temps qu'elle va constituer un facteur nouveau et efficace dans l'évolution de l'instinct de reproduction, elle révèle déjà la présence d'un des éléments de la passion amoureuse : le *choix*, bien qu'il demeure là, grossier et rudimentaire.

Cependant, ce n'est pas que certains caractères de ce choix, généralement déterminé par le résultat de la lutte engagée entre les mâles pour la possession des femelles, combat brutal dans certains cas, assurant le triomphe du plus fort (*mammifères*), tournoi plus pacifique dans d'autres, donnant l'avantage au plus beau, au meilleur chanteur (*oiseaux*), ne nous autorisent déjà, jusqu'à un certain point, à considérer le fait de la sélection sexuelle, comme impliquant non seulement la prédominance des états affectifs, mais encore comme figurant en quelque sorte parmi les préliminaires les plus immédiats de l'amour.

A l'égard de la place importante que prennent les éléments affectifs dans ces phénomènes déjà très différenciés, il ne saurait y avoir aucun doute. Qu'il s'agisse en effet, soit du plaisir procuré à l'animal élu, et par sa victoire et par la satisfaction de son désir sexuel, soit du plaisir esthétique éprouvé par la femelle qui voit rivaliser ses amants de beauté et d'adresse, soit encore des douleurs et des peines infligées aux vaincus, la sensi-

bilité se montre désormais comme un élément important, jouant dans les manifestations de l'instinct de reproduction, non plus un rôle infime, disputé aux débuts à la motricité, mais un rôle primordial et qu'elle ne cédera même pas complètement à l'intelligence dont nous allons constater dès à présent l'intrusion.

Quant à ce rang que tient la sélection sexuelle dans l'évolution de l'instinct de reproduction, il se justifie aisément par les exemples, au reste communs, de fidélité à la femelle choisie, que donnent certains animaux, chez lesquels la sélection *naturelle* fait place à une sélection *volontaire*. Ainsi, un chien « malgré le billot qui entourait son cou, faisait chaque nuit un mille pour visiter sa bien-aimée et revenait tous les matins, épuisé, ensanglanté. Le billot ne pouvant le retenir, on le mit à la chaîne. Mais il se démena tellement qu'on fut obligé de lui rendre sa liberté, de peur qu'il ne devînt enragé; il ne manquait pourtant pas dans sa cour d'autres chiennes [1] ».

(1) Von Hartmann. *Loc. cit.*

Voilà une systématisation dans le choix, qui se rapproche singulièrement de ce que chez l'homme nous désignons sous le nom d'amour, au moins au sens vulgaire de ce mot.

§ 3. — Si nous considérons, d'une part, que l'amour ne se rencontre, tel que nous l'avons défini, que dans l'humanité, et là même chez une minorité d'individus, d'autre part, que les différentes phases traversées par l'instinct de reproduction montrent des adaptations de plus en plus complexes et adéquates à des différenciations de plus en plus spéciales, nous serons en droit de considérer l'amour comme la modalité actuellement la plus différenciée de l'instinct de reproduction.

Il est concevable maintenant, que c'est en raison même de son degré très élevé de différenciation, et conformément à cette loi particulière d'illusion, à laquelle prête le transformisme, et dont nous avons indiqué les effets au début de ce chapitre, que l'amour est parvenu à ce stade intellectuel. Après

s'être, dès le début, de plus en plus écarté des manifestations premières de l'instinct de reproduction, réactions *motrices*, peut-être chimiotaxiques, après avoir reconnu une phase *sensible*, après avoir traversé enfin une période *affective*, parcourant ainsi autant d'étapes phylogénétiques, il en est arrivé, par son couronnement *intellectuel* à différer tellement de cette origine informe, comme aussi de la plupart de ses transformations ultérieures, qu'il nous paraît actuellement complètement détaché de ses origines motrices ou affectives et se rapporter à peu près exclusivement au domaine intellectuel. En d'autres termes, l'amour, dont les racines et la souche originelle, première, reconnaissent un phénomène presque purement *moteur* et simple, serait devenu chez l'homme un phénomène surtout *mental*, encore que compliqué peut-être d'un accompagnement héréditaire *affectif*.

I. — Il résulte ainsi de ces considérations que, loin de figurer une entité morbide, une modalité de la dégénérescence dans l'ordre

affectif ou intellectuel, déviée du type normal ou rétrograde, l'amour apparaît au contraire, chez l'homme, comme une entité normale, et même comme une forme d'évolution très différenciée. Il figure ainsi l'extrême développement de l'adaptation d'une fonction spéciale à une organisme morphologiquement très complexe, fonction confondue chez ses ancêtres avec celle de nutrition primordiale. Il se présente enfin comme une dernière différenciation physiologique de l'instinct de reproduction et même comme un véritable produit progressiste et de perfection, puisqu'il ne se manifeste pas chez tous les hommes[1].

(1) Nous avons le regret de ne pouvoir consacrer qu'une trop courte mention à un important travail, encore en cours de publication (De l'origine des néoplasmes en général et du cancer en particulier, par A. Vassilieff, *Progrès médical*, 28 avril 1894). L'auteur, se basant sur un ensemble de recherches histologiques et embryogéniques, établit, en conclusion, une loi générale de la reproduction, qui confirme de tous points notre propre conception. L'auteur a constaté en effet que « toute matière, prise à l'état normal, se reproduit d'autant plus qu'elle est plus inférieure, c'est-à-dire moins compliquée. Le fait, aisé à établir pour les éléments, plus ou moins cellulaires, plus tard pour les tissus formés par ces éléments, enfin pour les organismes, l'est même pour la série de ces organismes, et en dernier lieu pour les sociétés. C'est ainsi, par exemple, que s'explique ce fait que « les classes les plus inférieures présentent une natalité de beaucoup supérieure à celle des classes élevées ».

A notre point de vue, l'Amour, dans lequel la reproduc-

II. — En dernier, la conception que nous avons défendue nous a mis en demeure d'admettre qu'à l'origine de la passion amoureuse présidait un processus mental.

Quel est-il ?

C'est à sa détermination que nous allons nous appliquer.

tion est le plus limitée, relativement (exclusivisme absolu du choix, restreint à une personne), doit donc occuper, d'après cette théorie, le point le plus élevé de la même série. Or, cette condition est tout à fait conforme à l'état de différenciation extrême dont nous avons fait sa caractéristique, et d'après cela on pourrait compléter la série des preuves que nous avons énumérées, en y ajoutant cette raison d'être biologique.

CHAPITRE VIII

THÉORIE PSYCHOLOGIQUE DE L'AMOUR

Nous avons été conduit à considérer, dans l'amour, la participation prépondérante de la vie intellectuelle, en faisant valoir des raisons tirées de l'évolution de l'instinct sexuel dans le phylum.

Ici, nous justifierons la même hypothèse, en considérant, selon la même théorie de l'évolution, les transformations phylogénétiques parallèles du sentiment et de l'intelligence, ainsi que leur influence réciproque. Il sera alors plus aisé de comprendre notre conception, toute psychologique, du mécanisme de l'amour.

§ 1. — Il est à peine besoin de rappeler les rapports intimes de l'évolution émotionnelle avec l'évolution mentale, dont, au surplus, nous avons déjà fait mention. Chez les

animaux et chez l'homme, ces deux séries, non seulement évoluent progressivement et parallèlement, mais encore leur progression ne s'effectue pas, il s'en faut, dans un parallélisme indifférent et stérile. Elles s'influencent au contraire l'une l'autre, demeurant dans un perpétuel conditionnement réciproque, où l'étape franchie par l'une retentit aussitôt sur la marche de l'autre.

Il est en effet possible d'établir une instructive comparaison entre les périodes successivement distinctes de chacune de ces deux évolutions, qui nous montrera qu'à l'intervention de phénomènes mentaux, correspondent des modifications dans le développement du sentiment.

Nous avons vu qu'il existait dans le cours de l'évolution de l'instinct sexuel deux stades très différents : l'*asexualité*, la *sexualité*. Dès l'apparition de ce dernier caractère, la différenciation donne en se poursuivant, et progressivement : la sexualité *sans sélection ;* la sexualité *avec sélection ;* la *sélection relativement systématisée*, et enfin l'*amour*.

Il est inutile de nous arrêter longtemps sur

ce qui concerne l'*asexualité*. Sa caractéristique essentielle réside dans le degré infime, rudimentaire de la différenciation de la fonction qu'elle représente, et qui, se confondant physiologiquement avec les fonctions de nutrition, ne dispose pas encore anatomiquement d'organes qui lui soient propres. On ne saurait donc parler raisonnablement ici, pas plus de phénomènes intellectuels que d'états affectifs.

A la période que caractérise la différenciation de la *sexualité*, la fonction s'est isolée, un appareil particulier s'est développé. A cette sexualité, qui s'exerce encore *sans sélection*, correspond déjà l'existence d'une conscience rudimentaire.

Il s'agit seulement de certaines espèces d'animaux, relativement inférieurs (insectes, crustacés, poissons...) ; et cette conscience ne comporte, on le conçoit aisément, qu'un développement intellectuel très relatif, très peu étendu, se bornant à la conscience des *percepts*, au sens de Romanes[1], soit au souvenir de perceptions sensitives particulières. Le

(1) V. Romanes. *L'évolution mentale chez l'homme*, Paris, 1891. *L'évolution mentale chez les animaux*, Paris, Alcan, 1890.

rôle des idées, qui demeurent simples, particulières, concrètes, ne saurait ici acquérir sur les phénomènes de la reproduction qu'une influence médiocre.

Chez les animaux supérieurs au contraire, en raison d'un degré élevé déjà de différenciation, sont apparus ce qu'on appelle les caractères sexuels secondaires, et le phénomène important de la *sélection*.

Chez les mammifères, les oiseaux, les fonctions intellectuelles sont déjà assez développées pour permettre l'intercalation dans le processus de réaction, assimilable auparavant au réflexe pur, d'un stade de cérébration, susceptible de modifier par lui seul les conséquences de l'excitation.

Ces animaux jouissent en effet — et l'on possède à l'appui de nombreuses observations — de la conscience des *récepts*, soit : l'association d'idées simples, la combinaison possible d'idées concrètes, particulières, formant en quelque sorte des idées composées que Romanes[1] définit plus exactement « associations

(1) Romanes. *L'évolution mentale chez l'homme* (tr. fr. de M. de Varigny), p. 37.

spontanées, formées sans intention, abstractions non perçues ».

Il est permis d'inférer que, si les manifestations de l'instinct sexuel, auparavant primitives et simples, se sont compliquées d'un choix déterminé de l'individu, c'est que les excitations font plus que provoquer des réponses purement réflexes et, par cela seul, toujours semblables à elles-mêmes, mais qu'elles entraînent des concomitants mentaux, susceptibles d'influencer la réaction consécutive et de laisser des traces dans la mémoire. Il devient évident, par exemple, que les différents modes de sélection qu'implique la lutte pour la possession des femelles, que la perception de sensations esthétiques qu'on y découvre parfois, témoignent de l'importance qu'y prend l'intervention incontestable d'une forme relativement élevée de l'activité cérébrale. Dès lors, en considérant, chez certains animaux supérieurs, que cette activité est capable de s'enrichir d'acquisitions nouvelles, s'élever même jusqu'à la compréhension de quelques *concepts*, nous trouverons une transition aisée aux choix de l'instinct sexuel,

relativement systématisés chez eux et chez l'homme, où cette systématisation atteint parfois à l'absolu.

Cette brève vue d'ensemble montre bien le rôle rapidement croissant qu'acquiert, dans les manifestations de l'instinct de reproduction, l'intervention des processus intellectuels, et comment ceux-ci en arrivent à dominer en partie, dans la formation de l'amour chez l'homme, où leur activité est alors portée à son summum.

Ainsi sera-t-on moins surpris du rôle prépondérant que l'on nous verra montrer convenir à l'intelligence dans l'amour.

La passion amoureuse, on l'a vu, est un état affectif, spécifique en ce qu'il est irréductible à tout autre, soit en ce que le sujet, lorsque cet état se manifeste chez lui, le reconnaît immédiatement comme différent de toutes les autres émotions. Le développement d'un tel état est en rapport avec celui d'une organisation plus complète de la conscience humaine, la seule au reste, dont le champ soit susceptible de synthétiser les combinaisons de concepts nécessaires. Aussi est-ce en

faisant intervenir les seules données du mécanisme général de la connaissance que nous allons nous efforcer d'exposer celui qui, à notre avis, expliquerait la genèse de l'amour chez l'homme.

§ 2. — Rappelons qu'à l'état normal, on peut concevoir, avec P. Blocq et Onanoff[1] auxquels nous emprunterons la description qu'ils en ont donnée, les actes de la perception comme reconnaissant le mécanisme suivant.

D'après ces auteurs, lorsqu'une surface sensible a reçu une excitation E, celle-ci est transportée tout d'abord par la voie des nerfs centripètes aux centres réflexes inférieurs, médullaires ou bulbaires. Arrivée là, elle s'y arrête dans un très grand nombre de cas, et donne lieu, par la mise en jeu corrélative des centres moteurs de la même région, à un mouvement. C'est là le mécanisme connu du *réflexe* simple.

Mais E ne stationne pas toujours à cet étage inférieur, et, si elle poursuit son chemin, elle parvient aux centres supérieurs. Or, l'excita-

(1) P. Blocq et Onanoff. *Maladies nerveuses* (Paris, 1892).

tion représentée par E n'est jamais simple, et bien qu'il en semble parfois, se compose d'un certain nombre d'éléments. Là où, par exemple, le sens du toucher paraît seul entrer en action, l'on peut déceler cependant par l'analyse la mise en œuvre de toute une série de phénomènes complexes. Non seulement il naît ainsi des impressions tactiles, mais il se produit des excitations musculaires, provenant des mouvements effectués par les muscles pour mettre le membre dans les positions successives, nécessaires pour le contact, des excitations optiques, etc...

Ces divers éléments de la sensation, parvenus aux centres supérieurs corticaux, se séparent, car chacun d'eux doit se rendre dans la région spéciale de son centre spécifique (centre des éléments tactiles, des éléments du sens musculaire, des éléments optiques, etc...). Il se fait dans cette nouvelle région une association variable entre ces apports et les traces des éléments qui ont été enregistrés auparavant. Le travail de cette combinaison, qui aboutit à une sélection, n'est autre que le *stade de perception*.

Il en résulte comme effet premier la mise en œuvre d'un centre moteur supérieur, d'où suit un mouvement par voie centrifuge. Ce mouvement, dans sa réalisation, est facteur d'impressions qui engendrent à leur tour des excitations, lesquelles parcourent de même les voies centripètes; et alors, selon que les éléments de ces impressions secondaires font retour ou non aux mêmes parties des centres spéciaux, la perception est dite *consciente* ou non.

La conscience se résout donc en l'identification des attributs, obtenus par voie de retour, des objets avec les représentations mentales, auxquelles ces mêmes objets avaient donné lieu précédemment. Bon nombre de désordres cérébraux, d'ordre pathologique, l'hystérie en particulier, ont pour substratum un fonctionnement imparfait de cette séquence normale.

Or, le mécanisme psychologique de l'amour est, au contraire, entièrement basé sur un fonctionnement analogue, normal, et non pathologique, à telle enseigne qu'il serait presque permis d'envisager « l'impuissance d'aimer », comprise au sens des romanciers

et non des médecins, comme le résultat d'un trouble fonctionnel du même appareil de la perception. L'amour naît, en effet, d'une *perception consciente* spéciale, et voici comment, à notre avis.

Il est un fait d'observation bien connu, c'est que, pour peu que l'on veuille y penser, au cours de divers événements de notre existence, — plaisirs artistiques ou faits vulgaires, banales ou importantes manifestations de la vie sociale ou individuelle, expériences passionnelles elles-mêmes, — les impressions que nous en recueillons peuvent emprunter, dès que s'est développé chez nous l'instinct sexuel, un cachet spécial à l'éveil concomitant de cet instinct, et qu'ainsi sont enregistrées des traces des éléments spéciaux de ces préoccupations, conscientes ou non.

A cet égard, la psychologie des phénomènes inconscients nous apprend que les différents éléments, dont se compose chacune de ces multiples sensations, sont enregistrés dans leurs centres respectifs s'ils n'ont été perçus consciemment, et qu'ainsi, non susceptibles de remémoration, ils ne disparaissent pas

néanmoins, mais restent à l'état d'impressions sommeillantes, inconscientes, qui peuvent ultérieurement former de véritables synthèses

Ces combinaisons s'effectuent, nous l'avons vu, suivant une certaine sélection. Mécaniquement, en obéissant là à la logique des récepts qui exerce son activité en dehors de tout contrôle conscient, se forment des associations dont la conséquence, dans le cas particulier, est la formation d'une image synthétique, dont le lien commun a été le caractère associé à la sensation par le fait de la concomitance de l'éveil de l'instinct sexuel au moment où elle a eu lieu. Cette image offre cette particularité, qu'elle demeure ainsi latente, ignorée de nous-même, en raison de la non-conscience originelle de ses éléments. Or, dans le cas considéré, elle représente en réalité comme le type synthétique des préférences particulières de l'individu au point de vue sexuel, puisqu'elle résulte de son mode spécial d'association. C'est en quelque sorte une image idéale de la femme qu'il considère comme la plus parfaite à ce point de vue, et de plus elle sera douée, en raison de la part

qu'ont pris à sa formation les éléments d'origine sexuelle, de tous les caractères susceptibles, dans le tempérament du sujet, d'exaspérer le désir.

Cette image va persister ainsi à travers le temps, favorisée tant dans son maintien que dans son accroissement même, par les apports quotidiens qu'elle recevra ; et, de la sorte, elle acquerra une intensité plus ou moins considérable. Chaque adulte normal possède ainsi, à son insu, cette synthèse inconsciente qui ne représente rien d'autre qu'un pouvoir d'aimer latent, un amour virtuel.

Quel est le sort ultérieur de cette association spéciale et ignorée ? Si elle parvient à franchir le seuil lumineux de la conscience, elle produira, par ce fait seul, l'amour ; et, pour cela, il suffit, dans la réalité, que le sujet qui en est porteur soit mis en présence d'une femme dont les attributs correspondent à ceux de son image idéale, pour que les impressions reçues par ses sens, du fait de cette rencontre, réveillant les excitations latentes semblables, antérieures aux actuelles, leur confèrent la conscience par l'acte de perception qu'engendrera

l'identification nécessaire des unes aux autres. De cette identification des deux représentations mentales, — celle de l'image inconsciente déjà formée, synthétisant le type idéal d'amante, se confondant alors avec celle à laquelle donne naissance la vue présente de la personne réelle, — jaillira la conscience. En d'autres termes, une perception *personnelle* succédera chez le sujet à l'ancienne perception *inconsciente*, et constituera la révélation intense et subite de l'amour[1].

(1) M. Max Nordau a bien voulu nous faire observer, à propos de notre mémoire *L'amour est-il un état pathologique?* (Rev. phil., mars 1893) que dans un travail antérieur (*Paradoxe*, Leipzig, 1886) — que nous avons le regret d'avoir ignoré à ce moment — il avait émis lui-même, avant nous, une idée analogue sur le mécanisme de l'amour.

« On n'aime pas un autre être, mais un idéal qu'a formé votre propre organisme. Le besoin sexuel est la recherche d'une incarnation de l'idéal intérieur; l'amour, c'est l'intime conviction qu'on a trouvé cette incarnation; l'objet aimé, c'est l'extériorisation de l'idéal intérieur ». Encore, que l'auteur s'en soit tenu à ces quelques considérations et ne nous donne aucune idée sur la constitution de cet idéal, dont la *conscience* habituelle le différencierait du nôtre, sa conception s'éloigne encore de la nôtre, en ce qu'elle s'inspire, jusqu'à un certain point, à d'autres égards, de la doctrine de von Hartmann. « Chaque individu normal, dit en effet M. Nordau, a l'impression inconsciente des qualités que doit posséder l'individu de l'autre sexe qui, par son union avec lui, réalisera une génération pourvue de ces qualités. »

Néanmoins, nous ne saurions contester qu'il existe une certaine analogie entre la manière de voir de cet auteur et les idées que nous défendons.

Dans d'autres cas, l'image pourra subir diverses altérations : l'effacement, avec l'âge et par manque d'entretien ; l'exagération, avec la culture des préoccupations sexuelles, aboutissant à l'hallucination par extériorisation, soit à l'amour mystique.

§ 3. — Maintenant que nous venons de préciser le mécanisme psychologique de l'amour, après avoir en quelque sorte reconstitué la genèse de ce sentiment, il nous reste à examiner jusqu'à quel point notre conception s'accorde avec les faits. Nous avions demandé [1] pour notre définition le bénéfice d'un « *a priori* transitoire », il nous faut à présent montrer qu'elle se légitime par l'*a posteriori*.

Ce qu'on sait déjà des bases sur lesquelles nous nous étions fondé facilitera notre tâche.

En premier, la *systématisation exclusive et consciente du désir sexuel à un objet déterminé de l'autre sexe*, nous avait permis de différencier l'amour des autres manifestations de

(1) Chap. IV, p. 62.

l'instinct sexuel et de le considérer comme une entité émotive, distincte, spécifique, irréductible à tout autre sentiment. Un autre caractère nous a été fourni par le *processus mental* spécial, que nous avons décrit aux pages précédentes, et que nous invoquions, attestant le fait de conscience dont s'accompagne l'amour, pour rendre compte de l'exclusivisme absolu de cette systématisation.

Or, la recherche des origines du choix dans la série animale nous a renseigné sur l'importance de la sélection dans l'évolution des formes de l'instinct de reproduction et sur les rapports intimes qui relient le développement émotionnel au développement mental, établissant ainsi une évidente connexité entre ces deux caractères essentiels de l'amour — exclusivisme absolu du choix, processus mental spécialisé — qui s'éclairaient dès lors l'un par l'autre.

Rappelons en un court tableau cette marche comparée des divers processus évolutifs.

INSTINCT DE REPRODUCTION DANS LA SÉRIE PHYLOGÉNIQUE			INSTINCT DE REPRODUCTION CHEZ L'HOMME
Caractères.	Espèces.	Développement intellectuel.	Caractères.
Sexualité sans sélection.	Mollusques, poissons.	Conscience.	Désir vulgaire.
Sexualité avec sélection naturelle (lutte pour la possession).	Oiseaux, mammifères.	C. des percepts	Unions à systématisation relative du désir.
Sexualité avec sélection volontaire (amour chez les animaux).	Animaux supérieurs.	C. des récepts.	Amour au sens vulgaire : systématisation du désir, relative, à apparence passionnelle et mobiles conscients.
Sexualité avec sélection par un processus mental spécialisé.	Homme.	C. des concepts	Amour : systématisation du désir, absolue, en dehors de tout mobile apparent.

De même que la conscience des concepts, l'amour occupe la place la plus élevée dans cette série et appartient en propre à l'homme. C'est le point extrême de l'évolution de l'instinct sexuel, point au delà duquel se trouvent plus que les déformations morbides, et en deçà, les manifestations en rapport avec les différentes étapes du développement intellectuel.

Aussi, comme le concept, qui utilise et com-

plète les formes inférieures de l'intelligence, l'amour emprunte-t-il à toutes les autres manifestations de l'instinct sexuel et les réunit-il en une synthèse nouvelle. Cette synthèse, nous l'avons réduite en ses éléments : ils sont de deux ordres. Les uns se composent de ces impressions recueillies au cours de la vie, et s'ordonnant, parce qu'elles portent l'empreinte d'un cachet sexuel, soit direct, soit indirect, pour former une image, en dehors de tout contrôle de la conscience. C'est si l'on peut dire une « idée générale » de l'amour, idée non encore perçue, idée inconsciente, mais toute prête à devenir aperception, à passer à la conscience, en déchaînant alors le torrent de sensations, d'idées et d'images que nous connaissons, mû par la force brutale de l'instinct.

Les autres éléments de cette synthèse et les seuls efficaces à la produire sont les impressions éveillées par la rencontre fortuite de l'image réelle correspondant à l'image préformée. De cet instant la synthèse est effectuée, l'idée générale prend corps, le concept devient conscient, l'abstrait se concrétise.

Et l'on comprend pourquoi c'est un ton

affectif nouveau qui accompagne cette conscience : ce n'est plus le simple désir, ce n'est plus le désir accompagné d'émotions qui le systématisent, ce n'est ni l'amour de la beauté, ni l'amour de l'intelligence guidant le choix, ni le plaisir des sens, ni celui de l'esprit rehaussant le premier, c'est, dégagé de tous ces mobiles qui restent dans l'inconscient d'où ils ont préparé sa venue, l'amour, la forme la plus impérieuse du désir, l'amour fait de tous ces amours, et qui causera un plaisir, fait de tous ces plaisirs.

Entité émotive spécifique, sentiment irréductible[1] à tout autre déjà connu, indéfinis-

(1) On nous avait reproché, lors de la première édition de ce livre, cet emploi du terme *irréductible*, comme si nous avions prétendu considérer par là l'amour comme une « émotion simple », un « état primitif ». Au moment où elle a été formulée, nous n'avons pas cru devoir répondre à cette critique, pensant que notre étude tout entière en démontrait le peu de validité, puisque c'est précisément à l'*analyse* de l'amour que nous nous étions efforcé. Toutefois, l'occasion de préciser notre pensée se présentant aujourd'hui, nous en profiterons.

Nous croyons donc pouvoir légitimement maintenir un qualificatif sans lequel nulle définition ne serait possible, et estimons qu'il y a dans l'observation qui nous a été adressée, une confusion entre le sens relatif et le sens absolu du mot. Si, par exemple, *relativement* à l'oxygène et à l'hydrogène, ou à un mélange de ces deux corps, l'eau se présente comme une substance entièrement différente, *irréductible* de par toutes ses propriétés à ces deux corps ainsi qu'à leur mé-

sable par cela même, ainsi apparaît-il donc à la conscience qui l'affirme : la conscience « ne connaît que des synthèses qu'elle croit simples et qui le sont en effet pour elle... » (G. Dumas.)

Quant aux caractères de l'amour, sa place dans l'évolution, ainsi que l'exclusivisme absolu qui préside au choix, expliqueraient suffisamment sa *rareté*. On peut néanmoins en trouver une raison encore : c'est que l'amour n'est pas forcément partagé.

Dans ce cas, nous avons remarqué, à propos de l'examen des théories de Schopenhauer, von Hartmann... et M. Delbœuf, que l'infaillibilité de l'inconscient mis au service du génie de l'espèce, la volonté claire du spermatozoaire ou de l'ovule, se trouvaient assez singulièrement mises en défaut.

Si l'on adopte notre manière de voir, on ne

lange, il demeure exact que cette irréductibilité n'est pas *absolue*, ne résiste pas à l'*analyse* scientifique. Cependant l'eau n'est ni l'oxygène, ni l'hydrogène, ni ces deux gaz mélangés, c'est bien une entité spécifique, méritant sa place à part, sa définition propre, une étude particulière de ses propriétés.

C'est dans un sens analogue que nous avons considéré l'amour comme une entité émotive spécifique.

sera nullement surpris au contraire de ce que l'amante réelle, correspondant à l'image idéale préformée, ne porte pas à son tour en son inconscient l'image précise de celui pour lequel elle réalise l'amour.

Car cette image est constituée dans le sens des préférences individuelles, des goûts personnels, et d'une part l'infinie diversité des caractères et des tempéraments s'oppose à une telle exactitude complémentaire dans la formation de l'image chez deux personnes différentes, d'autre part, bien que cette image représente dans une certaine mesure un idéal sexuel, cela n'implique nullement que cet idéal soit celui de l'espèce.

On sait en effet qu'il n'existe aucune connexion nécessaire entre le bien de l'individu et celui de l'espèce[1].

Le génie de l'espèce, pas plus que la chimiotaxie, ne réussira donc, dans la circonstance, à réaliser pour l'amante, une identification impossible.

Le mécanisme qui s'applique à cette iden-

(1) V. Herbert Spencer. *Principes de psychologie*, t. I, § 127. Trad. française. Paris, F. Alcan.

tification, le fait de conscience qu'est l'apparition de l'amour, rendent compte de son début subit (coup de foudre), de la *soudaineté* de ce sentiment.

Enfin, pour ce qui est de la *domination* qu'il exerce sur l'esprit de l'individu amoureux, elle se justifie par l'importance réelle que l'image aimée a acquise en raison de la systématisation absolue du choix, résultat d'un long travail inconscient qui met l'identification sous la dépendance exclusive de l'unique amante.

Il est permis d'ajouter à cela que l'ignorance des motifs du choix, l'apparence mystérieuse que cette absence de mobiles confère à la passion, contribue encore à augmenter son pouvoir vis-à-vis de l'individu.

Celui-ci saura, dans le cas de systématisation relative du désir, expliquer son inclination par les motifs que nous avons relevés (qualités de l'objet, dispositions du sujet). Il analysera facilement le sentiment qu'il éprouve et y reconnaîtra un agrégat de sentiments divers associés au désir. J'aime, répondrait-il si on l'interrogeait à ce sujet, *telle* personne pour *telles* raisons.

Mais, et c'est ce qui a contraint la plupart des auteurs dont ce point a frappé l'attention[1] à accorder une origine surnaturelle, occulte, métaphysique à l'amour, il n'en est plus de même ici, comme nous l'avons vu. L'amoureux sait qu'il aime, et ne sait rien de plus.

Ce que nous avons dit de la non-conscience originelle des éléments qui constituent l'image idéale préformée suffirait évidemment à expliquer pourquoi, quand cette image apparaît à la conscience, lors de son identification avec l'image réelle, elle s'y présente comme une inconnue de laquelle tous les traits sont ignorés. Néanmoins l'on serait autorisé à se demander comment cette systématisation absolue, inconsciente, du choix, en arrive à différer tant des systématisations relatives, conscientes, déjà réalisées par le sujet, et comment des identifications partielles ne lui ont pas déjà dévoilé cette image idéale, au moins incomplètement ?

C'est que les impressions dont nous avons

(1) Quelques-uns, comme Bain, Spencer,... ne semblent pas en effet s'être embarrassés de cette question : ils ne la posent pas.

parlé plus haut, et qui contribuent à la formation de cette image, d'où jaillira l'amour, sont susceptibles, pendant leur séjour dans l'inconscient, de varier d'une façon telle qu'ils deviennent méconnaissables lorsqu'ils réapparaissent à la conscience. Cette modification s'effectue en raison même de leur origine : on se rappelle, en effet, qu'il s'agit d'impressions présentant ce caractère commun — d'où leur synthèse — d'être marqués d'un cachet sexuel. Il y a là une intéressante application d'une loi psychologique récemment mise en valeur, sous le nom de déplacement des sentiments par Lehmann, et sous celui de *transfert* des sentiments par J. Sully. Cette dernière dénomination a été adoptée par M. Th. Ribot[1], qui décrit ce cas dans les termes suivants : « Sous sa forme la plus générale — car son mécanisme n'est pas toujours le même — la loi de transfert consiste à attribuer *directement* un sentiment à un objet qui ne le cause pas lui-même. Il n'y a pas transfert en ce sens que le sentiment serait détaché de l'événement

(1) Th. Ribot. *Psychologie des sentiments.* 3e édit., 1899. Paris, Alcan.

primitif pour être accolé à un autre; mais il y a un mouvement de généralisation ou d'extension du sentiment qui s'étend comme une tache d'huile. Ce transfert peut être figuré symboliquement. Représentons par A un état intellectuel et par *s* l'état affectif qui l'accompagne; A par association suscite B,C,D,E, etc., *s* est transféré successivement à B,C,D,E, etc.; nous avons :

$$\frac{A.}{s} B.C.D.E., \text{ etc.} \quad \text{puis} \frac{A\,B\,C\,D\,E}{s}, \text{ etc.}$$

en sorte que C ou D ou E, etc., peuvent susciter *s* tout comme A et sans A. « Le sentiment est évoqué sans l'intermédiaire de la représentation à la quelle il était lié à l'origine » (Sully). »

Désignons par *s* l'éveil de l'instinct sexuel; le sujet pourra ne connaître que A,B comme associés à *s* et être influencé néanmoins par C, D, E, etc., sans retrouver la circonstance où ils furent liés à A, B. Si l'on considère que les éléments constitutifs de l'image préformée sont d'origines diverses, fort nombreux, et qu'à l'occasion de beaucoup d'entre

eux un semblable transfert peut s'effectuer, il paraîtra vraisemblable qu'au moment de l'apparition d'une telle image à la conscience, le sujet soit presque toujours incapable d'en discerner la provenance, et qu'il subisse l'exclusivisme absolu du choix, sans en connaître la raison.

CONCLUSIONS

I. — Il résulte de l'examen critique auquel nous avons soumis le plus grand nombre des doctrines, émises jusqu'ici par les littérateurs et les philosophes, sur la nature et le mécanisme de l'amour, qu'aucune d'elles ne demeure entièrement satisfaisante.

II. — Le motif probable de cette insuffisance des études antérieures nous paraît provenir, en partie, d'une confusion sur le terme *amour*, qu'on aurait appliqué indistinctement aux formes multiples de l'instinct de reproduction.

Nous ne comprenons donc, nous, sous cette dénomination, ni les formes *élémentaires, indistinctes*, caractérisées par l'absence de choix (*non-systématisation* du désir sexuel), ni les formes *plus rares, plus différenciées*, où le

choix n'est que relatif (*systématisation relative*), déterminé qu'il est par des causes banales.

Nous réservons ce terme pour désigner une dernière forme *exceptionnelle, bien différenciée*, se distinguant par des signes, qui la séparent nettement de toutes les autres modalités.

III. — Certains des *caractères objectifs* de l'amour, tels que : l'*obsession consciente*, l'*impulsion*, l'*angoisse* et la *satisfaction*, d'autres : la proportion de *criminels*, qu'on rencontre chez les amoureux, semblent autoriser, à première vue, une *hypothèse pathologique*.

IV. — Il est un argument décisif (*criterium de l'utilité*), qui démontre que cette opinion ne paraît pas soutenable.

V. — C'est, au contraire, dans l'évolution phylogénique *normale* de l'instinct sexuel, que doit être recherchée la genèse de l'amour, qui apparaît ainsi comme une fonction parvenue à un degré très élevé de différenciation où interviennent même pour une grande part des phénomènes intellectuels.

VI. — L'amour semble naître en effet d'un phénomène de *conscience*, d'un mécanisme spécial quant à son objet, mais conforme au mécanisme général de la connaissance.

VII. — En résumé :

L'amour est une entité émotive spécifique, consistant dans une variation plus ou moins permanente de l'état affectif et mental d'un sujet, à l'occasion de la réalisation — par la mise en œuvre fortuite d'un processus mental spécialisé, — d'une systématisation exclusive et consciente de son instinct sexuel, sur un individu de l'autre sexe.

Le plus souvent, ce phénomène ne va pas sans l'exaltation du désir.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY